This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Vet. Fr. II B. 174
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MONTESQUIEU

À

MARSEILLE.

B.B. 6. 16

Digitized by Google

Digitized by Google

MONTESQUIEU

À

MARSEILLE,

PIECE EN TROIS ACTES,

PAR M. MERCIER.

A LAUSANNE,
CHEZ J. P. HEUBACH ET COMP.
Et se trouve à NEUCHATEL,
Chez LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. D. CC. LXXXIV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

PRÉFACE.

Ce n'est point le génie de Montesquieu qu'on s'est proposé de peindre, c'est sa bienfaisance : on a voulu montrer un jour de sa vie, & non sa vie entiere.

*Pour le faire parler dignement sur des matieres politiques, il auroit fallu avoir son génie : mais s'il y avoit de la témérité à donner un langage à Montesquieu, considéré comme auteur de l'*Esprit des loix*, ce n'est plus qu'un louable effort lorsqu'on se borne à le montrer sous le rapport d'homme sensible, modeste & bienfaisant.*

En rapprochant les traits de la vie de ce rare penseur, je me suis confirmé dans la persuasion où j'étois que l'homme qui a véritablement du génie est un être bon ; je ne puis concilier dans mes idées l'étendue réelle des lumieres avec la déraison de la méchanceté.

J'aurai du moins rendu un hommage public à la mémoire d'un de nos plus illustres

Digitized by Google

écrivains, ainsi que j'ai déja fait pour l'inimitable Moliere (1). *Si je ne sens pas aussi vivement le mérite de quelques autres auteurs, c'est qu'il est permis, je crois, de choisir ses livres dans une bibliotheque, ainsi qu'on choisit ses amis dans le monde. Où sera-t-on libre dans ses opinions & dans ses idées, si on ne l'est pas au sein de la république des lettres? Mais cette république, qui le croiroit! a ses despotes altiers, intolérans.*

La physionomie de Montesquieu, considéré comme écrivain, a quelque chose de singulier & d'indéfinissable: précision, subtilité, profondeur, il couvre tout cela d'un voile énigmatique; sa pensée est vaste, & sa phrase courte, même hachée: des idées graves sont présentées sous une forme épigrammatique; il est solide, & il éguise perpétuellement son style comme s'il n'étoit qu'un bel esprit. L'imitation de sa maniere vive, hardie, rapide, d'une force heureuse & d'un enjouement fin,

(1) Moliere (comédie en cinq actes) où ce grand poëte comique est peint dans les détails les plus intéressans de sa vie.

Digitized by Google

sera le désespoir de tout écrivain. On imiteroit plutôt Fenelon, Voltaire, & Jean Jaques Rousseau.

Je me suis dit quelquefois, que si un poëte dramatique avoit assez de souplesse & de ressource dans l'imagination pour composer des pieces de théatre où figureroient Corneille, Racine, La Fontaine, Fenelon, La Bruyere, Boileau *& autres personnages du siecle passé, parlant chacun selon son caractere, rien ne seroit plus piquant. Tous les auditeurs un peu lettrés seroient à portée de juger de la ressemblance, & l'auteur qui en approcheroit, exciteroit un plaisir vif & profond; car la physionomie de ces hommes connus, exprimée avec vérité, produiroit plus d'intérêt que la plupart de ces physionomies idéales, tracées de fantaisie, qu'on met sur la scene.*

L'unité de caractere (& voilà déja un grand point) ne permettroit au poëte aucun trait vague. Il faudroit que tous les coups de pinceau tendissent à faire sortir la figure principale; il ne pourroit s'écarter de son modele

sans être redressé ; & si l'art consiste à se voiler, quel plus heureux moyen le poëte pourroit-il rencontrer pour cacher son travail, & montrer son personnage sous son attitude vraie & naturelle?

Je ne borne pas ces idées à la seule peinture des écrivains célebres : je les applique au magistrat, à l'homme de guerre, au prélat, à la femme aimable ; Turenne, Vendôme, Catinat, Lamoignon, Ninon Lenclos, &c. *pourroient être aussi représentés sous leurs véritables traits, & on ne les verroit pas avec moins d'intérêt. Seulement les écrivains nous ayant laissé leur ame plus distinctement empreinte, leurs portraits offriroient plus de points de comparaison ; & les débats ingénieux qui naîtroient parmi les spectateurs de la diverse maniere de voir & de sentir, ajouteroient, si je ne me trompe, à la connoissance du cœur de l'homme & à la perfection de l'art dramatique.*

Le talent du poëte s'exerce trop souvent sur un caractere idéal, & le mensonge perce né-

Digitized by Google

cessairement, parce qu'il a fallu créer en entier un personnage non-existant. Pourquoi le poëte ne s'attacheroit-il pas aujourd'hui à ces figures animées, pleines de noblesse & de vie, qui sont, pour ainsi dire, de notre société, puisque leurs noms, leurs ouvrages & les traits de leur caractere sont incessamment mêlés à nos entretiens journaliers?

Oh! si quelqu'un plaçoit sur la scene le bon La Fontaine, avec son air ingénu, sa simplesse & ses distractions, qui ne souriroit de joie à ce tableau naïf (2), *le plus difficile de tous peut-être à tracer, mais qui nous rendroit un homme dont le nom seul enchante l'ame & plait à la raison! Faites-le contraster avec le severe Boileau, toujours chagrin, & voyez à leur*

(2) Le mot, *j'y allois*, bien placé, quel effet ne feroit-il pas? Et quelle bonne comédie, quand notre poëte alla à Château-Tierry pour se reconcilier avec sa femme, & qu'il revint sans l'avoir vue, en disant pour excuse: *mes amis, elle étoit au salut?* Les mots non moins plaisans: *avez-vous lu Baruch? ce St. Paul n'est pas mon homme*, ressusciteroient son aimable caractere. On pourroit peindre encore notre La Fontaine, son Rabelais en main, & appréciant avec lui les événemens, les jeux, & les accidens de ce monde; que ne devroit-il pas à cet auteur original que la génération présente ne sait ni lire, ni entendre!

Digitized by Google

ſimple apparition, tout le piquant du contraſte.

Quelle ſource de plaiſirs quand le poëte auroit bien ſaiſi l'idiome & le caractere de ſon perſonnage, quand il auroit reproduit, ou la ſenſibilité de Fenelon, ou l'élévation de Corneille, ou la mâle fermeté de la Bruyere, ou le caractere fin de l'auteur d'Andromaque, & ſa cauſticité voilée ſous un ton ſentimental; car de toutes les épigrammes connues, les plus mordantes ſont celles du tendre Racine.

Nos comédies modernes, pour la plupart maniérées, à force d'art ſont devenues inintelligibles; un jargon conventionnel a remplacé l'idiome franc qui caractériſoit Moliere. On cherche vainement dans la ſociété les modeles de ſes incroyables perſonnages; caractere, ſtyle, langage, tout eſt de la création du poëte; il gagneroit ſans doute à ſe rapprocher des phyſionomies connues & vivantes. Le public, appellé à juger de l'exacte reſſemblance, deſcendroit à ſon tour dans l'ame d'un homme qui a vraiment exiſté, achéveroit l'ouvrage du poëte & le ſentiroit avec tranſport.

Digitized by Google

Il en résulteroit, si je ne me trompe, une foule d'observations fines & de plaisirs délicats, trop rarement éprouvés, lorsque le poëte nous amene un être inconnu, dont la tête ne se dessine point ou se dessine mal dans notre imagination, & chez qui tout est factice jusqu'au nom.

Cette piece, qui n'est qu'un très-foible essai, n'est pas faite sans doute pour donner une idée satisfaisante de ce genre nouveau, encore moins pour occuper la scene actuelle; mais elle peut être ajoutée à mes autres pieces historiques *que j'ai composées en attendant qu'elles trouvent des comédiens & un théatre. Deux ou trois siecles ne me rebutent point, & le local m'est indifférent. Le goût & la mode d'un pays n'influe point heureusement dans un autre. On joue chez l'étranger, avec succès, telle piece oubliée ou méconnue en France; & chaque fois qu'un auteur aura représenté, sans exagération, la vérité & les vertus agissantes, il trouvera quelque part des auditeurs qui l'entendront.*

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MONTESQUIEU.
L'abbé de GUASCO, *ami de Montesquieu.*
M. de PÉROUVILLE, *négociant.*
Madame de PÉROUVILLE.
M. de SAINE.
Madame ROBERT.
ROBERT, *pere.*
ROBERT, *fils.*
HENRIETTE.
UN COMMIS.
DOMINIQUE, } *domestiques.*
FRANÇOIS, }
UNE FEMME DU PEUPLE.
DIFFÉRENS PERSONNAGES.

La scene est à Marseille, chez M. de Pérouville.

Digitized by Google

MONTESQUIEU À *MARSEILLE*,

PIECE EN TROIS ACTES.

(La scene représente le comptoir d'un négociant ; on voit deux commis travaillant dans un bureau qui est sur le côté gauche. Mr. de Pérouville est occupé à écrire à côté d'eux : cet endroit est séparé par des grillages).

ACTE PREMIER.

M. de Pérouville est à son bureau environné de plusieurs personnes, qu'il congédie en se

Digitized by Google

levant & saluant. Il prend plusieurs papiers, & vient sur le devant du théatre avec M. de Saine.

Montesquieu est assis sur le côté droit du théatre sur une petite banquette de bois, le dos tourné du côté de M. de Pérouville. Il est simplement vêtu & en habit noir; il a l'air de s'être abandonné à quelques réflexions.

SCENE PREMIERE.

M. DE PÉROUVILLE, M. DE SAINE.

M. de PÉROUVILLE.

AVancez sur-tout le chargement de ce vaisseau, & mettez le plus grand zele à cette expédition. Il est des momens où l'activité devient le gage de la réussite; & qui, dans le commerce, remet au lendemain, a souvent à se reprocher la perte qu'il essuie.

M. de SAINE.

L'assurance que vous fites hier sur ces

Digitized by Google

trois vaiſſeaux paroît être, à chacun, un coup bien hazardé; c'eſt le bruit public. On dit qu'il n'y avoit que vous, Monſieur, dans Marſeille, capable de prendre ſur votre compte un pareil riſque.

M. de PÉROUVILLE.

M. de Saine, ſi je n'avois qu'un mince capital, j'aurois la crainte ſalutaire de tout perdre, ou d'expoſer des fonds, que je ſerois coupable d'hazarder, ſans moyens ſuffiſans pour en répondre. Mais je deviens au deſſus des pertes ordinaires, & c'eſt dans une pareille ſituation qu'il faut ſoutenir les fortes chances. J'ai commencé avec peu; ma marche étoit alors pénible, circonſpecte, attentive: à préſent, je joue pour le plus grand avantage; ſi je perds, je ſerai conſolé. Ne faut-il pas d'ailleurs encourager le commerce? Je calme des inquiétudes en aſſurant; je ſers la ville que j'aime. Combien ai-je vu de négocians, peu riches, prendre l'allarme au moment même que leurs vaiſſeaux entroient au port!

Digitized by Google

A propos, dit-on que le marquis de Roux ait obtenu du roi, la permiſſion qu'il demandoit, d'employer à la culture de ſes terres ces deux cents familles de Saxons expatriées qui traverſent ce pays pour paſſer aux iſles?

M. de SAINE.

Oui, monſieur; ſa majeſté lui a accordé ſa demande. Il a reçu des ordres en conſéquence.

M. de PÉROUVILLE.

Cela eſt bien ſûr?

M. de SAINE.

Cela eſt ſi vrai, qu'il eſt parti ce matin pour aller leur faire bâtir des maiſons. Il ſe promet de leur fournir tous les moyens & de leur procurer un ſort heureux.

M. de PÉROUVILLE.

Je ſuis au comble de ma joie! Voilà, par exemple, un négociant titré qui fait le plus grand honneur à ſon pays; c'eſt là, je crois, faire un digne uſage de ſes richeſſes. Ce généreux citoyen eſt mon ami, & ſon

Digitized by Google

ſon zele patriotique allume le mien. Un ſeul particulier donner un aſyle à un peuple fugitif, & tourner au profit de ſa patrie les dévaſtations occaſionnées par les querelles des rois! quel exemple! Allons, allons, il faut que je l'imite de mon mieux. Ne perdons point de tems. (*A un domeſtique.*) Une bougie; j'ai encore beaucoup de lettres à fermer.

MONTESQUIEU *ſur la banquette.*

Il m'oblige en me faiſant attendre & en ne prenant pas garde à moi. J'aime bien à obſerver les divers mouvemens des maiſons de commerce; plus il y a d'hommes dans un état, plus le commerce y fleurit, & plus le commerce y fleurit & plus le nombre des hommes y augmente. Ces deux choſes s'entraînent & ſe favoriſent certainement. Le commerce, d'ailleurs, fait que les peuples ſe communiquent leurs idées avec leurs marchandiſes; la ſomme des connoiſſances humaines y gagne & s'accroît inſenſiblement, les vieux préjugés tombent; & par-

B

Digitized by Google

tout où il y a du commerce, il y a bientôt des mœurs douces. Puis j'admire comme on a su faire estimer aux peuples lointains tant de choses de nulle valeur, & en retirer un grand prix sans leur faire tort.

SCENE II.

M. de PÉROUVILLE, Madame de PÉROUVILLE, MONTESQUIEU.

Madame de PÉROUVILLE, (*tenant quelques lettres en main: deux enfans jouent autour d'elle.*)

MOnsieur de Pérouville, voilà mes lettres pour mettre au paquet.... Avez-vous bientôt fait votre courier?

M. de PÉROUVILLE.

Bon! est-ce qu'on peut jamais finir?

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez encore tout le tems pour la poſte.

M. de PÉROUVILLE.

Vous ſavez que je n'aime pas être en retard deux minutes. (*Aux enfans qui s'approchent pour embraſſer leur pere.*) Je vous embraſſerai tantôt mes bons amis.

Madame de PÉROUVILLE.

C'eſt me dire que je ſuis importune; je vous laiſſe. (*Ses enfans errent ſur la ſcene, vont juſqu'à Monteſquieu & le regardent; Madame de Pérouville allant pour en prendre un par la main.*) Ah! Monſieur..... Monſieur de Monteſquieu!

MONTESQUIEU (*ſe leve & la ſalue.*) Madame.

Madame de PÉROUVILLE.

Comment eſt-il poſſible! Vous, monſieur, attendre ici, & ſans aucune diſtinction.... Ah! pardonnez; vous voyez bien qu'on ne vous a pas connu.

MONTESQUIEU.

Je suis sensible à votre attention, madame : mais doit-on se déranger de ses affaires plutôt pour moi que pour un autre ? J'ai eu la mal-adresse de prendre l'heure la plus incommode ; on m'a dit d'attendre. J'attends patiemment, & j'attendrai encore avec plaisir si vous voulez bien me le permettre.

Madame de PÉRQUVILLE (*lui présente un siege qu'il prend, & s'assied à côté de lui d'une maniere joyeuse & empressée.*)

Vous ne vous rappellez plus, monsieur, où j'ai eu l'avantage de vous connoître.... Je vois que vous ne me remettez pas ?

MONTESQUIEU (*la regardant attentivement.*)

C'est un tort qui n'est guere excusable.... Ah ! attendez ; chez M. Desmarre à Paris.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, monsieur, chez mon beau-frére.

MONTESQUIEU.

Oui, oui, je me rappelle de vous avoir

Digitized by Google

diſtinguée dans l'aimable compagnie qu'il raſſembloit chez lui. Je revenois d'Angleterre, & j'étois, je crois, à la veille de partir pour l'Italie.

Madame de PÉROUVILLE.

Eh! vous voilà encore de retour parmi nous! Souffrez que je m'en félicite. Vous voyagez comme Licurgue; vous avez été interroger & juger les nations, pour vous rendre leur légiſlateur. Je vous ſurprends, ſans doute; une femme vous parler de votre grand œuvre!

MONTESQUIEU.

Pourquoi voulez-vous que je ſois ſurpris? Les véritables amis des gens de lettres ſont vraiment dans votre ſexe.

Madame de PÉROUVILLE.

Parler du temple de Gnide, eſt ce qui me conviendroit le mieux.

MONTESQUIEU.

Oh! vous n'avez pas beſoin, vous, de

Digitized by Google

vous ſauver par là (1); je n'ai point oublié le ſolide entretien que vous m'avez fait la grace de m'accorder; vous êtes bien dans ma mémoire: mes pauvres yeux, au premier abord, ne me ſervent pas toujours. Quand j'ai écrit que le temple de Gnide étoit fait pour des têtes bien poudrées & bien friſées, je n'ai point prétendu que mon livre fut au deſſus du bon ſens & de l'eſprit de telle femme.

Madame de PÉROUVILLE.

Le plaiſir que nous ont fait vos excellentes *Lettres Perſannes*, eſt cauſe que nous avons voulu, à toute force, vous lire, & vous entendre dans cet ouvrage immenſe, ſi au deſſus de nous, je le confeſſe: mais cependant, ce qui s'y trouve à notre portée & à celle de tout le monde, c'eſt l'eſprit

(1) Une femme voulant parler à Monteſquieu de ſon *Eſprit des loix*, & s'embarraſſant dans ſes idées, Monteſquieu lui dit; *ſauvez-vous, madame, par le temple de Gnide.*

Digitized by Google

de citoyen qui l'a dicté, l'amour du bien public, le desir de voir les hommes heureux: ce sentiment y respire à chaque page. (*Geste de modestie de Montesquieu.*) Puisque je vous tiens, je causerai avec vous.... Vous voyez nos négocians tout à leurs affaires.

MONTESQUIEU.

Ils ont raison. Le Provençal, actif & plein de feu, est propre au commerce, aux arts & à la guerre. On le voit se distinguer partout. Il est laborieux & frugal; il a dompté la stérilité de son territoire par l'économie. J'ai trouvé ici, plus communément qu'ailleurs, de ces gens chez qui la vertu est si naturelle, qu'elle ne se fait pas même sentir. Ils s'attachent à leurs devoirs sans s'y plier, & s'y portent comme par instinct; on diroit que leurs belles qualités n'ont pas percé jusqu'à eux. Leur franchise a quelque chose de rude, mais ils ne sont pas du moins étonnés des vertus qu'ils possedent.

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Voilà bien le portrait de mon mari; mais qu'allez-vous penſer de moi? Oſer faire ſon éloge, cela n'eſt plus d'uſage dans le monde; ainſi qu'un homme, bien élevé, ne doit jamais parler de ſa femme.

MONTESQUIEU.

Laiſſez ces beaux uſages aux cœurs inſenſibles; une heureuſe union, telle que me ſemble la vôtre, doit tenir en tout du tems de nos bons ayeux.... Voilà de beaux enfans.... Je ne vois jamais ſans attendriſſement les douceurs de la vie domeſtique. Toujours de nouveaux plaiſirs récompenſent celui qui a ſuivi la voix de la nature. Les enfans ſemblent dire aux célibataires: *mariez-vous pour jouir de nos careſſes.*

Madame de PÉROUVILLE.

Approchez, mes enfans, regardez-le bien tous deux: baiſez-lui les mains; jouiſſez d'un bonheur que votre âge ne vous per-

Digitized by Google

met pas de ſentir encore. Un jour vous vous vanterez d'avoir vu l'auteur de l'Eſprit des loix. (*Les enfans lui prennent les mains avec timidité.*)

MONTESQUIEU.

Comme ils ont l'air ingénu !.... (*Il les careſſe.*) Madame, je ſuis pere de famille & pere heureux ; il n'y a rien de ſi doux que de ſe repoſer de ſes travaux au milieu de ſes enfans. Avouez que le mariage n'a de peines que pour ceux qui n'ont plus de ſens pour les plaiſirs de l'innocence ?

Madame de PÉROUVILLE.

Et l'on ne ſe marie plus.

MONTESQUIEU.

L'homme fuit une union qui doit le rendre meilleur, pour vivre dans celle qui le rendra toujours pire. Ce n'eſt pas tout-à-fait la faute des particuliers ; par-tout où deux perſonnes peuvent vivre commodé-

Digitized by Google

ment, il ſe fait un mariage : mais un luxe dévorant & un fiſc dévaſtateur ont tout détruit. L'on auroit beſoin de nouvelles loix qui favoriſaſſent l'eſpece humaine.

Madame de PÉROUVILLE.

Avouez auſſi que le tableau de certains mariages ne contribue pas peu à en éloigner ?

MONTESQUIEU.

Sans doute, & l'abus produit l'abus. Moins il y a de gens mariés, & moins il y a de fidélité dans les mariages.

Madame de PÉROUVILLE.

Je brûle de vous faire une queſtion ? Comment avez-vous fait l'Eſprit des loix ?.... Quel travail !

MONTESQUIEU.

A peu près comme Newton, ſi j'oſe me comparer à lui, a fait ſon ſiſtême, en y ſongeant pendant vingt ans ; &, j'oſe le dire, avec quelqu'amour pour la vérité, qui aug-

Digitized by Google

mente toujours les lumieres dont nous avons besoin pour la défendre.

Madame de PÉROUVILLE.

Le mérite d'un ouvrage, tel que votre livre, se manifeste également, & par ce qu'il a fait taire à son auteur, & par ce qu'il a fait dire à ses critiques.

MONTESQUIEU.

En vous entendant, madame, je vois qu'il est bien plus aisé d'être l'objet d'une louange fine que d'en être l'auteur; & je crois que tout homme qui se voit admiré, ne l'est jamais sans quelque surprise.

Madame de PÉROUVILLE.

C'est qu'alors il en est digne.

MONTESQUIEU.

Je vous assure que je n'ai jamais fait tout ce que j'avois envie de faire, ni de la maniere dont je l'avois conçu.

Madame de PÉROUVILLE.

L'amour de la vérité, du moins, n'a point

Digitized by Google

été dans votre cœur un ſentiment froid & ſtérile ; vous avez été le premier pénétré de cette grande vérité que vous avez dictée ; que les talens, ſans la vertu, ſont des préſens funeſtes, uniquement propres à donner de la force ou un plus grand jour à nos vices. Mais, monſieur, vous ne ſavez pas que nous avons ſouvent été allarmés pour vous ; la calomnie a cherché à vous nuire.

MONTESQUIEU.

Madame, tous ceux qui cultivoient les ſciences étoient autrefois accuſés de magie : à préſent que ces ſortes d'accuſations ſont tombées dans le décri, on a pris un autre tour ; on les appelle ſéditieux, rebelles, ennemis du prince.... On ne veut que leur nuire par ces plates imputations ; on y réuſſit quelquefois : ainſi la jalouſie, vile ou ténébreuſe, ſe ſoulage. Mais voulez-vous que je vous diſe notre ſecret ? Nous ſommes conſolés de tous les maux que nous ſouffrons pour la vérité, par le plaiſir de l'avoir dite.

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Voir un trait de plume immortalisé à jamais & que rien n'efface, est une espece de pouvoir qui a sa jouissance: ainsi vous êtes mû par un certain plaisir, & permettez-moi de vous le dire, par un orgueil....

MONTESQUIEU.

Soit, mais ajoutez aussi, par l'espérance, que telle vérité sera adoptée après notre mort, aussi vivement qu'elle a été rejettée de notre vivant; voilà ce qui nous soutient & nous anime.

Madame de PÉROUVILLE.

J'entends quelquefois parler de censeurs, n'en avez-vous point eu pour votre ouvrage?

MONTESQUIEU (*souriant.*)

Non, madame, je les ai évités; le livrer aux flammes ou à un censeur royal, c'eût été la même chose.

Madame de PÉROUVILLE.

Que dites-vous? Quelle barbarie!

Digitized by Google

MONTESQUIEU.

Il y a un despotisme nouveau qui voudroit nous ravir jusqu'à notre maniere de penser: mais on a beau faire, la vérité s'échappe.

Madame de PÉROUVILLE.

La liberté de penser, de parler & d'écrire, devroit être la prérogative inviolable du citoyen.....

MONTESQUIEU.

La persécution de l'orgueil foible & de la sottise puissante, devient bien inutile, madame; car j'ai fait imprimer chez l'étranger, & dans un pays où les lumieres de chaque citoyen sont regardées comme autant de rayons, qui, se réunissant dans un foyer commun, vont former la lumiere générale.

Madame de PÉROUVILLE.

Il faut que l'amour de la patrie soit profond dans les grandes ames, pour leur faire dévorer de telles injustices.

Digitized by Google

MONTESQUIEU.

Il eſt peu de pays où le courage de dire la vérité porte ſon vrai nom; il en faut cependant un des plus rares pour écrire. J'ai été honoré d'amples critiques. L'auteur a tort quelquefois: mais quand le critique, qui veut le redreſſer, a un plus grand tort, quel nom faut-il lui donner? Puis les caprices ou les inapperçus des gens en place? J'ai failli une fois à m'exiler pour aller en Angleterre y trouver cette tranquillité perſonnelle qui naît du ſentiment profond de la liberté; car il eſt affreux de dépendre de la volonté arbitraire d'un juge ignorant ou paſſionné.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez donc eu bien des ennemis? Eh! comment cela ſe peut-il? Quel mal a fait votre livre?

MONTESQUIEU.

Des ennemis injuſtes, madame, font du bien.

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Je ne vous comprends pas bien.

MONTESQUIEU.

L'ame en devient plus forte ; la plume s'en reſſent & la réputation n'y perd pas. J'en ai eu d'abſurdes ; jugez de mon bonheur.

Madame de PÉROUVILLE.

Mais toutes ces critiques ameres, injurieuſes, emportées....

MONTESQUIEU.

Rien de tout cela ne doit étonner. Je ne parle pas de ce que j'ai fait : mais de tout tems le plaiſir de voir le mérite humilié, a été la ſouveraine félicité d'un ſot.

Madame de PÉROUVILLE.

Oh ! je le crois : mais il faut bien aimer la gloire....

MONTESQUIEU.

Je l'avoue. L'amour de la gloire n'eſt d'aucun prix comme fin, mais comme moyen il eſt ineſtimable. Le deſir d'exiſter avantageuſement

Digitized by Google

tageusement dans l'esprit des autres, sera toujours la plus forte passion de l'homme non dégradé; & celui qui écrit pour la gloire, sent plus qu'un autre la crainte de la postérité.

Madame de PÉROUVILLE.

Les clameurs de l'envie, les persécutions sourdes de la calomnie, doivent fatiguer à la longue; je le crains pour vous.

MONTESQUIEU.

Quand on n'a pu désarmer ses ennemis par la douceur, on les écarte ensuite par le courage.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous devez en avoir..... Vous vous êtes contenté de rendre ridicules ceux que vous auriez pu rendre odieux; cela est bien généreux, en vérité.

MONTESQUIEU.

J'écrivois en jurisconsulte, ils ont voulu me faire théologien, malgré moi. A quel-

Digitized by Google

ques lieues de là, j'étois un athée.... Que n'a-t-on pas dit contre moi! Quand on a séparé, de ces sortes d'écrits, les invectives & ensuite les raisons qui sont mauvaises, après cela il ne reste plus rien (2).

Madame de PÉROUVILLE.

Vous avez commencé à donner un choc général à tous les esprits; cette fermentation heureuse, je dois vous le dire, produira quelque grand bien. La sphère des connoissances & des vérités utiles, ne pourroit-elle pas devenir aussi étendue que l'étoit auparavant celle des erreurs?

MONTESQUIEU.

C'est une magnifique espérance; vous n'êtes point ingrate envers les ouvrages de votre siecle. Madame, je vous en remercie pour ma part.

(2) Montesquieu disoit au sujet d'une ample critique faite par un fermier-général: *j'ai été cité au tribunal de la maltôte, comme à celui du Journal de Trevoux.*

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Je préfere, je l'avoue, les livres modernes à tous ceux qu'on a publiés dans l'autre ſiecle.... Mais ne dites cela à perſonne; on nous interdit tout raiſonnement : je parle avec vous, quoique je ſache qu'on nous défend tant de choſes.

MONTESQUIEU.

La plupart des femmes ne jouiſſent que de la moitié de leur être : cependant, les femmes, dont le ſentiment eſt fin, ont plus d'eſprit naturel que les hommes les plus ſpirituels.

Madame de PÉROUVILLE.

Elles ne ſe doutent point des jolies choſes que vous leur attribuez.... Mais que diroit-on d'une femme qui lit tous vos ouvrages?

MONTESQUIEU.

Eh bien! placez le *Temple de Gnide* ſur la tablette, & cachez le gros livre. C'eſt ainſi que la philoſophie fait quelquefois politeſſe au préjugé.

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

J'ai encore une queſtion à vous faire : mais je n'oſe ; en vérité, je n'oſe.

MONTESQUIEU.

Pourquoi ?

Madame de PÉROUVILLE.

C'eſt qu'elle ſera indiſcrette.

MONTESQUIEU.

Tant mieux.

Madame de PÉROUVILLE.

Comment, avec tant de lumieres acquiſes, dans une ſi cruelle diſette d'hommes inſtruits & capables de grandes choſes, comment n'avez-vous pas été appellé au miniſtere ?

MONTESQUIEU.

Des perſonnages, qui ont leurs raiſons ſans doute, diſent, ſans le croire, que les gens de lettres ne ſont bons que dans leur cabinet. Comme ſi un eſprit étoit incapable d'affaires, par cela même qu'il eſt cultivé,

Digitized by Google

qu'il a vu, réfléchi, médité.... Sans vanité, j'aurois fait le miniſtre ou l'homme en place, de nos jours, tout comme un autre.

Madame de PÉROUVILLE.

Je voulois voir ſi vous feriez le modeſte; je vous attendois-là. Ainſi, malgré toutes vos connoiſſances, vous auriez conſenti à vous approcher du trône.

MONTESQUIEU.

Oui, mais cela ne s'eſt pas fait. Les rois, préſentement, ſeront les derniers qui me liront: il en eſt un cependant qui m'a lu, & qui a trouvé des choſes où il n'étoit pas de mon avis.

Madame de PÉROUVILLE.

Il doit être bien avancé, celui-là.

MONTESQUIEU.

Un roi doit lire tout autrement qu'un particulier. Qu'il ne ſoit pas de notre avis, je le conçois très-aiſément: mais qu'il nous liſe du moins. Ne pas nous lire, voilà le pis.

Digitized by Google

SCENE III.

MONTESQUIEU, M. de PÉROUVILLE, Mad. de PÉROUVILLE, ROBERT, fils. (*Celui-ci reſte au fond, & entre dans le bureau grillé, où il ſe tient attendant M. de Pérouville.*)

M. de PÉROUVILLE.

JE ſuis préſentement à vous; pardon ſi je vous ai fait attendre: mais les jours de courriers, à peine a-t-on le tems de reſpirer. Voyez comme l'heure s'eſt paſſée. Maintenant il faut que je ſorte pour aller à la Bourſe.

Madame de PÉROUVILLE (*à ſon mari*).

C'eſt M. de Monteſquieu! l'auteur des Lettres Perſannes.....

M. de PÉROUVILLE.

Ah! oui, je les ai lues; elles m'ont fort amuſé.... C'eſt un très-joli ouvrage.... Je

Digitized by Google

vous en fais mon compliment, monſieur. (*A ſa femme.*) On vient d'apporter cette demande de bijoux, il faut recevoir le compte, vérifier les pieces; ce jeune homme eſt là au bureau qui attend.

Madame de PÉROUVILLE.

Eh bien, je vais veiller là deſſus. (*A Monteſquieu.*) Monſieur, pouvons-nous eſpérer que vous ferez un long ſéjour dans cette ville?

MONTESQUIEU.

Je pars demain.

Madame de PÉROUVILLE.

Quoi! ſitôt?

MONTESQUIEU.

C'eſt avec regret, madame.... Mais il y a déja du tems que mes affaires domeſtiques me redemandent chez moi.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous me faites beaucoup de peine. A propos, nous avons ici un étranger dont

Digitized by Google

j'oubliois de vous parler ; il ſe dit votre ami, & paroît ignorer que vous ſoyez ici. C'eſt l'abbé de Guaſco.

MONTESQUIEU.

Lui ! madame ? Vous me ſurprenez bien agréablement. C'eſt vraiment un intime ami, dont j'ai fait l'heureuſe connoiſſance dans mon dernier voyage d'Italie ; nous ſommes depuis en commerce de lettres.... Où puis-je le trouver ?

Madame de PÉROUVILLE.

Ce ſoir à ſouper avec nous ; ne le cherchez pas ailleurs : on l'a amené ce matin à la campagne pour toute la journée, & demain peut-être partira-t-il pour Paris. Ainſi, voyez, il n'y a pas à refuſer. Pourrois-je me flatter d'un ſi grand avantage ?

MONTESQUIEU.

C'eſt moi, madame, qui dois m'en féliciter. Je ne ſoupe plus en ville à cauſe de ma ſanté ; mais ceci eſt de toute exception.

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Vous me comblez de joie! A ce ſoir. *(Elle le ſalue & ſe retire vers le bureau, où l'on diſtingue, à travers le grillage, qu'elle eſt occupée avec ſes commis & le jeune Robert.)*

SCENE IV.

MONTESQUIEU, M. de PÉROUVILLE, ROBERT fils.

M. de PÉROUVILLE.

EH bien, monſieur, voulez-vous bien me dire en quoi je puis vous être utile?

MONTESQUIEU.

Il y a environ ſept mois que je ſuis venu pour vous prier de vous charger du rachat d'un eſclave à Tétuan; je vous remis les fonds néceſſaires, & depuis, par votre derniere lettre, vous m'avez promis.....

M. de PÉROUVILLE.

J'y ſuis. Un nommé Robert de cette ville,

Digitized by Google

agent de change.... Vous m'avez donné à toucher les fonds fur M. Magon de Cadix, n'eft-ce pas? Vous m'avez recommandé le fecret?

MONTESQUIEU.

Juftement.

M. de PÉROUVILLE (*va prendre un regiftre*).

Eh bien, c'eft une affaire confommée.

MONTESQUIEU.

Vous me réjouiffez infiniment, je vous affure.

M. de PÉROUVILLE.

Il doit être de retour, ou il ne tardera pas.

MONTESQUIEU.

Tant mieux, tant mieux; cela me fait un grand plaifir.

M. de PÉROUVILLE.

Voilà fon article: deux mille écus pour fa rançon, cinquante que vous avez ordonné qu'on lui remit, frais d'habillemens neufs,

Digitized by Google

nourriture, paſſage & autres débourſés, le tout enſemble fait ſept mille ſix cent quatre-vingt trois livres, dix-huit ſols, neuf deniers..... Voyez. (*Il lui donne le relevé.*)

MONTESQUIEU (*jette un coup d'œil deſſus, plie le papier & le met dans ſa poche.*)

Bien, bien, très-bien. Je vous ai la plus grande obligation de votre diligence.

M. de PÉROUVILLE.

Vous ne pouviez, à cet égard, guere mieux vous adreſſer qu'à moi. J'ai un comptoir de ce côté, mais je ne vous avois pas reconnu d'abord; vous vous étiez nommé M. Charles, & madame vous reconnoît pour M. de Monteſquieu.

MONTESQUIEU.

Cela eſt égal. L'objet eſt rempli; tout eſt payé.

M. de PÉROUVILLE.

Ah! tout eſt bien acquitté.... Je me rap-

Digitized by Google

pelle d'avoir vu autrefois ce Robert, un fort honnête homme, mais peu fortuné, & appartenant encore à une famille pauvre.

MONTESQUIEU.

Monſieur, j'ai des raiſons pour n'être point nommé dans cette commiſſion, & vous m'obligerez doublement d'oublier, dès ce moment, que je m'en ſoie mêlé.

M. de PÉROUVILLE.

Tout comme vous voudrez.... Je n'en ai parlé à perſonne, & vais bâtonner la note, ſi vous voulez?

MONTESQUIEU.

Oui, qu'il n'en reſte aucune trace. Il n'en ſera plus queſtion.

M. de PÉROUVILLE.

Eſt-ce tout?

MONTESQUIEU.

Oui.... Continuez vos affaires.... Si vous allez à la Bourſe, nous ferons le chemin enſemble.

Digitized by Google

M. de PÉROUVILLE (*prenant son chapeau qui est dans le bureau*).

Si j'avois su que vous n'eussiez que cela à me demander.... Mais aussi vous auriez échappé à madame.... Je vous salue. Vous n'oublirez pas que pour ce soir on a votre parole ?

MONTESQUIEU.

De bon cœur; trop de motifs m'y engagent pour y manquer. (*M. de Pérouville sort*).

ROBERT (*sort du grillage, s'avance à la porte, & dit en hésitant, l'air inquiet, étonné*).

Je crains de me tromper, seroit-ce lui? Oui, c'est lui, c'est lui! (*Allant à Montesquieu.*) Monsieur.... Monsieur....

MONTESQUIEU (*surpris, & se retirant avec précipitation*).

Non, non, jeune homme, vous vous méprenez.

Digitized by Google

ROBERT fils.

Je me méprends? Non, non, ah!

MONTESQUIEU (*échappant*).

Vous vous méprenez, vous dis-je.

ROBERT fils, (*reste immobile à la porte un instant, & revient, mais en retournant tristement la tête vers le lieu par où Montesquieu s'est échappé.*

SCENE V.

Mad. de PÉROUVILLE, ROBERT fils.

ROBERT fils.

SA démarche.... Ses traits.... Me serois-je trompé!

Madame de PÉROUVILLE (*sortant du bureau*).

Qu'avez-vous donc? Vous me paroissez agité.

Digitized by Google

ROBERT fils.

J'ai.... Je ſuis ſi interdit.... ſi troublé.... Cet homme qui ſort....

Madame de PÉROUVILLE.

Eſt-ce que vous connoiſſez M. de Monteſquieu ?

ROBERT fils.

Vous l'appellez M. de Monteſquieu ?.... Je ne ſavois pas ſon nom, mais je connois ſa perſonne.... Le connoiſſez-vous bien, madame ?

Madame de PÉROUVILLE.

Mais oui, pourquoi ?

ROBERT fils.

Eh! dites-moi, je vous prie, ſavez-vous s'il eſt riche ?

Madame de PÉROUVILLE.

Mais oui & non.

ROBERT fils.

C'eſt un homme bon, compatiſſant, généreux.... N'eſt-il pas vrai, madame ?

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Il a mérité cette réputation-là.

ROBERT (*faisant un mouvement vers la porte*).

Ah! & il m'est échappé.... Il faut que je le retrouve sur l'heure.... Permettez, madame, que je laisse-là la marchandise.... Mais non, je manquerois à mon maître.... Je ne peux plus quitter d'ici, & j'endure un tourment.... Vous ne savez pas quel intérêt m'entraîne vers lui!

Madame de PÉROUVILLE.

Doucement, modérez-vous. Il n'est pas impossible que vous puissiez le revoir, si vous avez des motifs pour le desirer si ardemment; ce soir même il reviendra ici à l'heure du souper.

ROBERT fils.

Je m'y rendrai.... Permettez-moi, madame, de m'y trouver.

Madame de PÉROUVILLE.

Je ferai plus. Je m'engage à vous lui faire parler,

Digitized by Google

parler, & même en ſecret, ſi ce que vous avez à lui dire l'exige.

ROBERT fils.

Ah! ce que j'ai à lui dire doit être ſu de l'univers entier. J'ai à lui exprimer ma reconnoiſſance; voulez-vous entendre?

Madame de PÉROUVILLE.

Très-volontiers. Tout ce qui a rapport à lui m'intéreſſe infiniment.

ROBERT fils.

Je ſuis le fils d'un nommé Robert, courtier dans cette ville: madame en a peut-être entendu parler.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, j'en ai une idée confuſe.

ROBERT fils.

Eh bien, madame, j'ai le chagrin d'avoir mon digne & malheureux pere dans l'eſclavage, ſans pouvoir l'en tirer encore! Il s'étoit procuré, de ſes épargnes & de celles de ma mere, dans le commerce de modes,

Digitized by Google

un intérêt ſur un vaiſſeau en charge pour Smyrne. Il voulût lui-même veiller à l'échange de ſa pacotille, & en faire le choix. Ce vaiſſeau fut pris par un corſaire & conduit à Tetuan, où mon pere eſt eſclave avec le reſte de l'équipage. Ma mere eſt reſtée avec deux filles, & moi, qui n'attendois que le retour de mon pere pour me marier. Je croyois d'abord qu'il étoit poſſible d'aller prendre la place de mon pere, & de le délivrer en me chargeant de ſes fers; j'étois prêt à exécuter ce projet, lorſque ma mere, qui en fut informée, je ne ſais comment, m'aſſura qu'il étoit auſſi impraticable que chimérique, & fit défendre à tous les capitaines, pour le levant, de me prendre à leur bord. Il ne nous eſt reſté d'autre reſſource que de travailler jour & nuit, pour compoſer le prix de ſa rançon. La ſomme eſt terrible pour nous.... Deux mille écus.... De mon côté, quand j'avois ſatisfait mon maître, dans l'état de jouailler que j'avois embraſſé, je cherchois à mettre à

Digitized by Google

profit les dimanches & fètes. J'employois ces jours-là à conduire dans un batelet, ceux qui vouloient se promener sur la mer: écoutez-bien, Madame. Un dimanche, que j'attendois si quelqu'un me viendroit, ce même homme que je viens de reconnoitre.... Oh! c'est lui, c'est lui! C'est lui assurément! Que je suis désolé de l'avoir laissé aller!...

Madame de PÉROUVILLE.

Eh bien, cet inconnu? achevez.

ROBERT fils.

Il entre dans mon batelet, mais il alloit en sortir, en disant: que puisque le conducteur ne se montre point, il va passer dans un autre. Celui-ci est le mien, monsieur, lui dis-je, voulez-vous sortir du port. — Non, monsieur, il n'y a plus qu'une heure de jour; je voulois seulement faire quelques tours dans le bassin, pour profiter de la fraicheur & de la beauté de la soirée. Mais vous n'avez pas l'air d'un marinier, ni le ton d'un homme de cet état? — Cela est

Digitized by Google

vrai ; je ne le ſuis pas en effet : ce n'eſt que pour gagner un peu plus d'argent, que je fais ce mêtier les fêtes & dimanches ſeulement. — Fi, avare à votre âge ! je ne l'aurois pas cru ſur votre phyſionomie. — Ah ! monſieur, ſi vous ſaviez ma peine, & quel motif m'anime ! — Vous ! je m'arrete. J'ai pu vous faire tort, reprit-il avec douceur : mais vous vous êtes mal exprimé. Faiſons notre promenade, & vous me compterez vos chagrins. Il s'aſſied, &, tout en le conduiſant, je lui fis le récit de notre infortune. Il parut y prendre intérêt, & m'écouta attentivement. Quel nom porte votre pere à Tetuan, me dit-il ? Il n'en a pas changé ; il s'appelle Robert, comme à Marſeille. Il répéta pluſieurs fois, *Robert, courtier de Marſeille, eſclave à Tetuan, chez l'intendant des jardins.* Votre malheur me touche, me dit-il enſuite ; d'après vos ſentimens, j'oſe vous préſager un meilleur ſort, & je vous le ſouhaite ſincérement. Puis ceſſant de me regarder, il tomba dans une

Digitized by Google

méditation profonde. Je refpectois fon filence. La mer étoit calme & la foirée très-belle : il refta longtems en contemplation, immobile & regardant le ciel. Non, je n'ai jamais vu d'homme le regarder de cette maniere ! Son œil étoit fixe & brillant, & dans fon extafe, il fourioit quelquefois comme de plaifir : enfin, il me fit figne d'aborder. Il étoit tout-à-fait nuit lorfqu'il fortit de mon batelet. Sans me donner le tems d'en defcendre, ni de l'attacher, il me mit une bourfe dans la main, & fe retira précipitamment. La furprife m'ôta la force de le remercier. Je porte tout de fuite cette bourfe chez ma mere. Nous y trouvons quinze doubles louis & dix écus. Concevez notre joie, en voyant, en un moment, une fi grande avance ajoutée à nos épargnes ! Eh ! quand je viens à rencontrer ce généreux inconnu, quand je peux lui rendre grace, j'héfite à le reconnoître, & je perds le moment d'embraffer fes genoux !

Madame de PÉROUVILLE.

Ce que vous venez de m'apprendre me donne la plus haute opinion de la ſenſibilité de cet inconnu, & j'aime bien que vous retrouviez votre bienfaiteur dans M. de Monteſquieu.

ROBERT fils.

Qu'eſt-il donc ce M. de Monteſquieu, qui ſe dérobe à la reconnoiſſance la plus légitime ?....

Madame de PÉROUVILLE.

Mais avant que de vous livrer entiérement aux ſentimens qui vous animent, je penſe qu'il vaudroit mieux vous aſſurer encore, ſi c'eſt vraiment la même perſonne, & je vous en procurerai la facilité ce ſoir.

ROBERT fils.

Je ſerois au déſeſpoir de m'être trompé; je ne le crois pas cependant. Je ſuivrai votre conſeil, madame; il faut que je me calme juſqu'au moment que votre bonté veut bien m'offrir.

Digitized by Google

Madame de PÉROUVILLE.

Finissons le compte de ces bijoux. (*Elle regarde les bijoux, prend un papier, le signe & le lui rend.*) Vous êtes un bon fils, & le ciel, tôt ou tard, récompensera un cœur tel que le vôtre.

ROBERT fils.

Ah! madame, si vous saviez combien les chers auteurs de mes jours méritent d'être plus heureux! Comme ils étoient unis, & comme ils souffrent d'être séparés!.... (*Il se retire dans le bureau grillé.*)

Madame de PÉROUVILLE (*seule*).

Voilà les revers de la fortune; il faut s'attendre à tout.

Digitized by Google

SCENE VI.

M. de PÉROUVILLE, Madame de PÉROUVILLE.

M. de PÉROUVILLE.

JE viens, madame, causer avec vous un moment. Dites-moi, je vous prie, qu'est-ce que ce M. de Montesquieu ? Vous lui avez marqué une grande considération. Est-il riche ?

Madame de PÉROUVILLE.

M. de Montesquieu a plusieurs titres fort respectables, mais je m'en tiens à un seul ; c'est un auteur.

M. de PÉROUVILLE.

Un auteur ! Mais les auteurs, à ce qu'il me semble, ne sont pas rares en ce siecle.

Madame de PÉROUVILLE.

Il est vrai.

Digitized by Google

M. de PÉROUVILLE.

Il le faut bien, puisqu'il y a tant de livres dans les bibliotheques que je ne lis pas, & que, malgré cela, les annonces hebdomadaires, les journaux, les feuilles en regorgent. Mais pourquoi ces transports si vifs, cet empressement, vous qui êtes ordinairement si réservée?

Madame de PÉROUVILLE.

C'est qu'il y a auteur & auteur.

M. de PÉROUVILLE.

Je conçois cela.

Madame de PÉROUVILLE.

Et celui-ci est l'auteur de l'*Esprit des Loix*.

M. de PÉROUVILLE.

L'Esprit des Loix! Qu'est-ce cela? Je ne l'ai pas encore lu. C'est donc un beau livre à votre avis?

Madame de PÉROUVILLE.

C'est un chef-d'œuvre!

Digitized by Google

M. de PÉROUVILLE.

Je n'ai pas le tems de le lire, vous le ſavez. J'aime aſſez la lecture des bons livres, mais les affaires doivent paſſer avant tout.... L'année prochaine, à la fin de l'automne, lorſque je ſerai tranquille dans ma *Baſtide*, je vous prierai de me prêter ce livre. Je le lirai, madame, ſur votre parole. *L'Eſprit des Loix*, n'eſt-ce pas? Que je n'aille pas l'oublier.

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, *l'Eſprit des Loix*; vous verrez l'ouvrage d'un homme dont le nom vivra dans la poſtérité la plus éloignée.

M. de PÉROUVILLE.

Qui!.... Ce petit homme habillé de noir, & qui n'a pas d'équipage!.... Mais il a l'air tout ſimple.

Madame de PÉROUVILLE.

Il n'eſt point de beau génie ſans une grande ſimplicité de mœurs. Ce petit homme,

Digitized by Google

je vous en réponds, fera du bien quand il ne ſera plus.

M. de PÉROUVILLE.

Mais de ſon vivant il a l'air de n'être pas trop gai, & ſa phyſionomie eſt un peu mélancolique.

Madame de PÉROUVILLE.

La vraie joie, le plus ſouvent, eſt intérieure; il penſe à des choſes auxquelles perſonne n'a penſé avant lui.

M. de PÉROUVILLE.

C'eſt donc cela qu'il eſt diſtrait; & il travaille, dites-vous, pour la poſtérité?.... Cet emploi-là me paroît toujours un peu ſingulier, à vous dire vrai.

Madame de PÉROUVILLE.

Le genre humain, mon cher époux, eſt bienheureux de trouver des hommes qui veulent exiſter encore après leur mort; qui s'occupent de l'avenir au point d'oublier le préſent, à qui le deſir de la gloire & de

Digitized by Google

l'immortalité cache la longueur des plus difficiles travaux. Leurs années & leurs jours sont marqués par le sacrifice du repos, des plaisirs ; par le mépris des richesses ; uniquement jaloux, qu'ils sont, de se distinguer par la culture des talens les plus précieux, & par l'exercice des vertus les plus rares.

M. de PÉROUVILLE.

Oh! pour ses vertus, je les connois.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous connoissez ses vertus! Eh! comment, s'il vous plait?

M. de PÉROUVILLE.

Je les connois, il suffit ; & ses talens, que je connois moins, doivent s'en ressentir. Je le lirai, vous dis-je, cette automne, sans faute.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous verrez qu'il aime bien les hommes, & qu'il écrit pour leur plus grand bonheur ;

Digitized by Google

pour les dérober aux erreurs qui leur ſont funeſtes, & aux entraves qu'on leur impoſe injuſtement.

M. de PÉROUVILLE.

Je ſuis toujours charmé de vous entendre, madame; vous en ſavez plus que moi. Je m'apprête à le recevoir avec diſtinction. Je n'ai pas le tems de me livrer à la littérature: mais cela viendra un jour; j'en ai le goût. Mais ne ſuit pas ſon goût qui veut.... Les affaires, une maiſon.... Je le recevrai bien, madame; vous ſerez contente de moi, & je le lirai, d'après votre avis, s'il ſe peut, avant cette automne; je vous le promets.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

La scene se passe dans une chambre que madame Robert a louée depuis l'esclavage de son mari.

Le théatre représente cette chambre sans tapisserie: au milieu on voit une petite table couverte d'une nape, sur laquelle sont trois couverts, du pain, une carafe d'eau, & des amandes seches dans un plat.

SCENE PREMIERE.

Madame ROBERT & HENRIETTE.

Elles sont assises sur le devant du théatre, près d'une table sur laquelle sont deux robes que chacune d'elles travaille à garnir.

Madame ROBERT *à Henriette.*

QUittons, ma chere Henriette; depuis quatre heures du matin que nous travail-

Digitized by Google

lons, il eſt tems de dîner.... Mon fils tarde bien à venir aujourd'hui ?

HENRIETTE.

Il aura été retenu chez ſon maître, comme cela lui arrive ſouvent.... Dites-moi donc, pourquoi, telle faim que j'aie, je me ſens toujours de la peine à me mettre à table ſans lui ? Il ne paroît qu'un inſtant, au milieu du jour, & ce ſeul inſtant me rend contente juſqu'au ſoir.

Madame ROBERT.

Vous vous aimez tous deux ſi tendrement ! Pourquoi faut-il que le malheur & & l'indigence mette obſtacle à une union ſi légitime ?

HENRIETTE.

Nous ne conſentirons à nous marier que quand notre pere nous ſera rendu. Parvenons à faire cette ſomme, l'objet de nos veilles, plus de peine alors ; tout ſera plaiſir. Nous ſerons réunis ; nous ſerons ſous vos

Digitized by Google

yeux, le cœur rempli de joie par le souvenir de nos peines passées.

Madame ROBERT.

Fille charmante! Que tu ressembles bien à ta mere, ma bonne & ancienne amie! Quand tu l'a perdis, tu vins nous confier tout ton héritage, ta petite fortune; en voulant augmenter ton bien, il s'est trouvé perdu avec le nôtre, sur le même vaisseau. Notre malheureuse étoile t'a porté malheur! Et au lieu de reproches, tu te sacrifies avec nous dans une vie pénible, dans un travail continuel.... Puis-je te voir sans sentir des remords?

HENRIETTE.

Vous ne voulez donc plus que je sois votre enfant? Vous m'avez adopté. Eh! c'est pour mon pere que je travaille. Hélas! que ne puis-je d'avantage! Tout mon desir est de vivre avec vous. Je n'ai d'autre espoir que d'être la femme de votre fils; de bien l'aimer

Digitized by Google

l'aimer toute ma vie, & de vous chérir & respecter jusqu'à mon dernier soupir.

Madame ROBERT.

Ah! si quelque chose peut nous consoler, c'est ton courage, la bonté de ton caractere.

HENRIETTE.

Ma mere, permettez-moi ce nom, il faut que je vous dise une chose. J'ai lu un livre qui m'a bien fait de la peine, qui m'a empêché de dormir pendant deux jours. Je n'ai pas encore osé vous en parler.

Madame ROBERT.

Quel est donc ce livre qui t'a fait tant de peine?

HENRIETTE.

C'est un livre qui dit: que les esclaves chrétiens sont extrêmement à plaindre; qu'on les traite avec inhumanité; qu'on les vend au marché comme des bêtes; qu'on les attele aux chariots comme on fait ici les chevaux....

Madame ROBERT.

Je ne crois point à de pareilles cruautés....

Digitized by Google

HENRIETTE.

Enfin, j'ai lu dans ce livre, qui m'a fait frémir, qu'on les frappoit pour la moindre bagatelle, & que leur nourriture, loin d'être propre à ſoutenir leurs forces, ſuffit tout au plus pour les empêcher de mourir.... Laiſſez-moi achever.... J'ai lu qu'ils paſſoient la nuit dans des cachots épouvantables, & que ceux qui avoient voulu s'échapper étoient livrés à des tourmens affreux ; qu'on leur coupoit le nez, les oreilles, pour leur faire embraſſer la religion mahométane.... Ah! notre pere mourroit mille fois, plutôt que d'abjurer le chriſtianiſme.

Madame ROBERT.

Ma fille, on exagere dans toutes les deſcriptions. Ces hommes ſont durs, d'accord : mais ils ne ſont pas aſſez barbares pour tourmenter auſſi cruellement ceux qui ſe ſoumettent & ſe réſignent à leur ſort : votre pere a le vrai courage ; il ſe ſoumet à la Providence, il attendra patiemment qu'elle

Digitized by Google

le délivre; car Dieu compte les soupirs & les gémissemens de tous ceux qui souffrent & s'humilient sous sa main puissante.

HENRIETTE.

Vous me rassurez.... Mais pourquoi donc mettre dans les livres de si grandes horreurs? Je n'osois vous en parler: mais toutes les nuits je ne voyois que l'appareil des supplices, & le vénérable Robert m'apparoissoit pâle & couvrant son visage des deux mains dès que je le regardois....

Madame ROBERT.

On assure qu'il est aussi bien qu'il peut l'être; que son patron est intendant des jardins du roi; qu'on le traite avec humanité, & que les travaux auxquels on l'emploie n'excedent point ses forces.....

HENRIETTE.

Oui, mais nous ne sommes point avec lui pour le consoler, pour le soulager; il est éloigné de nous, d'une épouse chérie,

Digitized by Google

& de trois enfans qu'il aima toujours avec tendresse.

Madame ROBERT.

Arrête ; n'augmente point mes douleurs.... Et mon fils ne vient point ! Il se fatigue....

HENRIETTE.

Ah ! le voilà.

SCENE II.

Madame ROBERT, HENRIETTE, ROBERT fils.

Madame ROBERT.

SOis le bien venu, mon fils.

ROBERT fils.

Bon jour ma mere, bon jour Henriette. Je n'ai pas pu venir plutôt ; pourquoi ne vous être pas mises à table ?

Madame ROBERT.

Sans toi ?.... Non, non.... Tu as l'air bien fatigué ?

Digitized by Google

ROBERT fils.

Un peu. (*Ils se mettent à table.*)

Madame ROBERT.

Si tu savois comme ta charmante amie m'aide & me console.

HERRIETTE.

Je suis intéressée à beaucoup travailler.

ROBERT fils.

Point de joie pour nous qu'après avoir gagné la délivrance de mon pere.

HENRIETTE.

Eh! pourrions-nous goûter un instant de félicité en songeant que notre pere languit dans les chaînes; lui, qui ne s'est hazardé que pour nous faire un sort heureux? Hélas! comme il se flattoit de revenir bientôt pour confirmer notre bonheur.

ROBERT fils.

Joie de mon cœur! Adorable Henriette! Il ne sera point d'heureux momens pour nous, tant qu'il ne nous sera pas rendu.

Digitized by Google

Eh! vous êtes un ange descendu sur nous pour soulager les douleurs de l'attente.... Le plus tendre amour pourra-t-il jamais acquitter tant de vertus?.... A propos, ma mere, voilà ma semaine. (*Il lui donne de l'argent.*) Mettez cela avec le reste.

Madame ROBERT.

Notre somme grossit lentement: mais elle grossit.

HENRIETTE.

J'ai grande espérance que nous ne mettrons pas autant de tems pour le reste; nous touchons bien à la moitié.

Madame ROBERT.

Henriette, tu aimes à nous flatter; tu ne songes pas que, sans la merveilleuse rencontre de ce généreux inconnu, nous serions encore peu avancés; & l'on ne retrouve pas de ces libéralités-là deux fois.

HENRIETTE.

Ce qui me peine, c'est que nous ne le connoissons pas. Robert n'a jamais pu le

Digitized by Google

découvrir.... Quel plaiſir j'aurois eu à lui témoigner ma vive reconnoiſſance !

Madame ROBERT.

Oui ; j'ai cela ſur le cœur. Avoir reçu ſans pouvoir remercier ; ſans ſavoir à qui nous ſommes redevables d'une telle généroſité....

ROBERT fils.

(*Il ſe leve d'un air penſif.*)

HENRIETTE.

Quoi, déja !

Madame ROBERT.

Tu n'acheves point ?

ROBERT fils.

Ma mere, j'ai peu de tems aujourd'hui ; j'ai pluſieurs choſes à voir.... Il faut.... A ce ſoir.

Madame ROBERT.

Tu as l'air plus occupé & plus diſtrait que de coutume.

ROBERT fils.

Je ne peux vous rien dire encore.... Oui,

j'ai le cœur depuis ce matin.... Peut-être ce ſoir à mon retour.... Peut-être.... J'eſpere: mais je ne veux vous flatter de rien que je ne ſois bien ſûr.

HENRIETTE (*courant à lui, & l'arrêtant à la porte*).

Oh! il faut toujours dire.

ROBERT fils.

Non pas, ma chere Henriette, non pas préſentement: mais vous me reverrez auſſitôt que mon eſpoir ſera fondé. (*Il embraſſe ſa mere, & baiſe la main d'Henriette.*)

SCENE III.

Madame ROBERT, HENRIETTE.

Madame ROBERT.

QU'a-t-il voulu nous dire? Il m'a cauſé une émotion extraordinaire.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Ah! s'il avoit reçu quelqu'heureuſe nouvelle.... Qui ſait ce que la divine Providence nous réſerve? On a vu plus d'un captif échapper de lui-même à l'eſclavage.....

Madame ROBERT.

Mon Dieu! s'il étoit poſſible.... Mais dans ſa fuite, il courroit encore d'autres dangers. Mais as-tu remarqué comme mon fils avoit l'air agité & point triſte; n'eſt-il pas vrai?

HENRIETTE.

Je l'ai vu ſourire.... Dites donc, ma chere maman, ſi nous touchions au moment de le revoir.

Madame ROBERT.

Tu me troubles.... Je crains de me livrer à cette penſée.

HENRIETTE.

S'il venoit à nous apparoître tout d'un coup, ah! comme je volerois l'embraſſer.

Digitized by Google

Madame ROBERT.

Ménage-moi ; ne me parle pas d'un ſi grand bonheur, encore éloigné. Il me ſemble le voir.... Ce n'eſt que ſon ombre.... Et tu me fais mal, ma chere Henriette, tu me fais mal.

SCENE IV.

Madame ROBERT, HENRIETTE, UNE VOISINE.

LA VOISINE.

MA voiſine, je viens d'entendre qu'on demandoit votre demeure ici à côté.

Madame ROBERT.

Qu'on demandoit ?.... Qu'eſt-ce.... Savez-vous, Madame ?

LA VOISINE.

Je l'ai vu par la fenêtre ; c'eſt un homme d'un certain âge.

Digitized by Google

Madame Robert.

D'un certain âge ! La reſpiration me manque.

La voisine.

Je ne ſais ſi c'eſt votre mari, je ne l'ai jamais vu ; ſi je l'avois vu, je dirois c'eſt lui ou ce ne l'eſt pas. Comme on lui donnoit l'adreſſe fort mal, je lui ai crié de la fenètre, par ici, par ici.....

Henriette.

Comment eſt-il, dites, dites donc ?

La voisine.

Il n'eſt pas trop gros ni trop grand ; il eſt habillé d'un habit tout neuf.

Madame Robert.

Un habit tout neuf ! Ce n'eſt pas lui, ce n'eſt pas lui.

Henriette.

Non, hélas ! j'étois tout auſſi emue que vous.

Digitized by Google

Madame Robert.

Quelle chimere, pour un mot, l'imagination se forge!

Henriette.

Calmons-nous, calmons-nous.

La voisine.

Dame, j'ai cru devoir vous avertir.... Je l'entends qui monte.... C'est le même. (*Robert paroît à la porte.*) Voyez.

Madame Robert (*jette un grand cri.*)

Ah! mon Dieu, c'est lui!

Henriette (*accourt à eux, & se mêle à leurs embrassemens*).

La voisine.

Cette chere dame! C'est son mari! Le bon naturel! Cela me fend le cœur!

Digitized by Google

SCENE V.

ROBERT pere, Madame ROBERT, HENRIETTE, LA VOISINE.

Robert se releve des bras de sa femme & s'y replonge. Ils s'avancent tous deux, dans un attendrissement muet, se regardant avec tendresse. Ils veulent parler : mais le cœur est trop serré. Ici la déclamation muette des acteurs doit tout faire. Ils doivent pousser quelques cris inarticulés, qu'il n'y a qu'eux mêmes qui puissent déterminer d'après ce qu'ils sentiront. La voisine approche une chaise où Robert s'assied ; sa femme, penchée vers lui, le tient étroitement serré ; Henriette, à ses genoux, lui baise les mains.

ROBERT pere, assis. (*Après un long silence*).

C'Est toi, ma chere Henriette.... Où est mon fils ?

Digitized by Google

Madame ROBERT.

Je cours le chercher.

ROBERT pere, (*retenant ſa femme par les mains*).

Arrête : ſe porte-t-il bien ? A-t-il eu ſoin de ſa mere ?

Madame ROBERT.

Ton enfant eſt digne de toi.

ROBERT pere.

Que Dieu le béniſſe !

HENRIETTE.

Qu'il va être heureux en vous revoyant !

Madame ROBERT.

Je voudrois courir à lui, & ne peux te quitter.

LA VOISINE.

Reſtez, reſtez ; moi, je ſais où il travaille. Je ſaurai bien le trouver & vous l'amener.... (*A part.*) Les bonnes gens !.... Je ſuis attendrie.... Oh ! vous ne tarderez pas à le

Digitized by Google

voir, je vous en réponds; je vais me mettre à courir, & quelque part qu'il ſoit dans la ville, je le prendrai par la main & vous l'aménerai.

SCENE VI.

ROBERT pere, Madame ROBERT, HENRIETTE.

HENRIETTE.

EH! n'avez-vous pas beſoin de rien prendre?

Madame ROBERT.

Je n'y ſongeois pas. Je ne ſonge à rien.

ROBERT pere.

Un ſeul verre de vin; voilà tout. (*Il regarde la chambre & la parcourt des yeux; elles vont toutes deux, l'une apporte un verre, l'autre une bouteille; on lui donne à boire.*) Et mes deux filles, je ne les vois pas!

Digitized by Google

Madame ROBERT.

Mon ami, elles ſont toutes deux à Orange, chez la marraine de l'aînée; cette dame a bien voulu ſe charger de leur éducation. C'eſt la ſeule amie qui ait offert ſes ſervices dans notre infortune. Tu le vois, une ſeule petite chambre a formé le logement de notre ménage, qui va ceſſer d'être infortuné.

ROBERT pere.

Ah! ma femme, comment avez-vous pu me délivrer auſſi promptement, & de la maniere dont vous l'avez fait?

Madame ROBERT.

Que dit-il?

ROBERT pere.

Voyez un peu comme vous m'avez équipé; tout à neuf! Et puis ces cinquante louis qu'on m'a comptés en m'embarquant ſur le vaiſſeau, où mon paſſage & ma nourriture étoient acquittés d'avance; & ce dépouillement affreux où vous vous êtes mis pour moi?

Madame

Digitized by Google

Madame ROBERT.

La ſurpriſe m'ôte la voix ! Je ne peux que t'embraſſer.

HENRIETTE (*l'embraſſant.*)

Par quel coup heureux du ciel !....

ROBERT pere.

Le ciel vous a donc favoriſé ? J'étois dans la peine, dans la douleur, m'occupant triſtement de mes devoirs & penſant à vous, ſans eſpoir de vous revoir jamais. Un jour, à l'inſtant où j'offrois mes peines à Dieu, le patron arrive vers moi : vous êtes libre, me dit-il, on vient de me payer deux mille écus pour votre rançon ; profitez d'un vaiſſeau qui fait voile pour votre patrie. Je ne voyois plus, je n'entendois plus, tant j'étois frappé du coup..... L'ame partagée entre la joie & la crainte d'être trompé..... Aſſeyez-vous ; il faut que vous ſoyez aſſiſes. (*Elles s'aſſeyent.*) Enfin, me voici donc auprès de vous ! ce n'eſt pas une illuſion.....

Digitized by Google

Mad. ROBERT & HENRIETTE.

Non, non; grace à Dieu!

ROBERT pere.

Il faut connoître ce que j'ai ſouffert, pour comprendre ce que je ſens dans ce moment; il faut s'être vu pris par des barbares, ruiné, dépouillé de tout, vendu, n'être plus à ſoi, condamné à languir dans les chaînes, loin de ſa femme & de ſes enfans.... Quelle horrible ſituation!.... Elle me tourmente encore. N'avoir plus de tems, plus d'action, que par la volonté d'un maître à qui l'on appartient..... O ciel!.... Et quand je me ſentois mourir.... oui, je mourois loin de vous; revenir tout à coup à la vie, à la liberté; me voir délivré de cette crainte humiliante, ſervile, ſi inſupportable à mon âge! me revoir homme, entendre encore le doux nom de pere!.... Eh! c'eſt à vous à qui je dois tant de bienfaits!

Madame ROBERT.

Non, ce n'eſt pas à nous. Ce n'eſt pas à moi du moins.

Digitized by Google

ROBERT pere.

Qui donc ſe ſeroit intéreſſé à moi?.... Répondez.

HENRIETTE.

N'en cherchez point d'autre que votre fils.

ROBERT pere.

Mon fils!

HENRIETTE à Mad. ROBERT.

Vous ſavez quel eſpoir l'animoit! Il nous a caché des moyens qu'il aura ſu ſe procurer. Quel autre que lui auroit ſongé jour & nuit à votre ſort? A quoi n'a-t-il pas voulu s'expoſer pour votre délivrance! Il a fallu s'armer du pouvoir pour l'empêcher d'aller s'offrir à votre place. Que de peines il s'eſt données pour augmenter le gain de ſon travail! Je ne puis dire par quel bonheur il ſera venu à bout de ſe procurer cette ſomme, gage de votre précieuſe liberté..... Je ne le conçois pas moi-même: mais croyez-en mon cœur, il me dit que ce ne peut-être un autre que lui.

Digitized by Google

SCENE VII.

ROBERT pere, Madame ROBERT, HENRIETTE, ROBERT fils.

ROBERT fils.

(Il passe à côté d'Henriette sans la regarder. Il renverse table & chaise, en criant dès la porte).

O bonheur ! ô bonheur !.... Mon pere !

ROBERT pere.

Je te bénis, mon fils.....

ROBERT fils.

O joie !

HENRIETTE.

Ce bonheur inespéré ! Voyez comme il le sent....

ROBERT pere,

Ah ! mon fils.

Digitized by Google

ROBERT fils.

Je ſuccombe à ce moment.

ROBERT pere.

Mais, tire-moi d'inquiétude..... toi, mon libérateur!.... Comment puis-je le croire!.... (*Après un ſilence où il devient tout à coup rêveur & conſterné.*) Une ſi forte ſomme.... réponds.... tu parois te troubler! Je l'ai vu, tu as changé de couleur.... Dieu!.... Malheureux! qu'as-tu fait? Comment puis-je te devoir ma délivrance ſans la regretter? Comment pouvoit-elle reſter un ſecret pour ta mere, ſans être achetée au prix de ta vertu? A ton âge, fils d'un infortuné, d'un eſclave, on ne ſe procure point naturellement les reſſources conſidérables qu'il te falloit. Je frémis de penſer que l'amour filial t'ait rendu coupable! Raſſure-moi..... Sois vrai, & mourrons tous de honte ſi tu as pu ceſſer d'être honnête.

ROBERT fils, (*aſſis*).

O ciel! quel ſoupçon!.... Je ſuis trem-

Digitized by Google

blant comme si j'étois coupable.... Aurois-je la force de parler ?

ROBERT pere.

Je retourne prendre mes fers..... Aucune action, quelque grande, quelqu'utile qu'elle paroisse, ne peut servir de motif à un crime ; la probité avant tout. Je vais me vendre, & te faire restituer.....

ROBERT fils, (*se levant avec effort*).

Arrêtez..... tranquillisez-vous.... Embrassez votre fils ; il n'est pas indigne de vous. Moi ! manquer à vos leçons..... Je ne voudrois pas de votre liberté, de votre vie, mon pere, au prix de ma vertu.

ROBERT pere.

Tu me rends la vie. Le cri de l'honneur est parti de ton ame ; je suis rassuré.

ROBERT fils.

Soyez-le, & oubliez ces indignes soupçons, comme je les oublie moi-même.

Digitized by Google

ROBERT pere.

Nomme-moi donc mon bienfaiteur? Je brûle de le connoître.

ROBERT fils.

Je ne le puis, mon pere, parce que je l'ignore. Mais j'eſpere qu'il ne ſera pas impoſſible à trouver. Si j'ai ce bonheur, je vous amenerai tous à ſes pieds.

ROBERT pere.

Quelle eſt donc cette main généreuſe qui ſe cache? Et pourquoi ce myſtere?

ROBERT fils.

Ma mere, vous vous rappellez cet inconnu qui me ſurprit par ſa libéralité peu commune.

HENRIETTE.

Vous l'auriez retrouvé..... Seroit-il poſſible!

ROBERT fils.

Je l'ai vu, hélas! & l'ai perdu ſoudain: mais je le retouverai; il ne m'échappera plus. Dut-il me repouſſer, je mouillerai ſes

Digitized by Google

pieds de mes larmes; il faudra bien qu'il me reconnoisse.

ROBERT pere.

Que dit-il? De qui parle-t-il?

ROBERT fils.

Mon pere, vous saurez ce qui m'est arrivé; ma mere vous en instruira.... Livrez-vous au repos dont vous avez besoin; ne vous inquietez pas sur votre libérateur.

ROBERT pere.

Ah! que je voudrois le connoître.... Eh! comment y aura-t-il des bienfaiteurs, s'ils se refusent au plaisir d'entendre la parole qui doit les récompenser? N'est-ce pas détruire la moitié d'une bonne action, que d'interdire à celui qui en a reçu le bienfait, le devoir touchant & sacré de la reconnoissance?

ROBERT fils.

Si j'en croyois un pressentiment secret, ce seroit le même.....

Digitized by Google

ROBERT pere.

Continue tes recherches, mon fils; ma félicité ne fera complette, que quand j'aurai découvert ce bienfaiteur caché. Il ne fait pas lui-même tout ce qu'il a fait pour moi, il ne fait pas tout ce qu'il m'a rendu; il faut qu'il le fache, & qu'il verfe avec nous les plus douces larmes du fentiment.

ROBERT fils.

Il fera l'objet de nos recherches continuelles: mais vous, mon pere, foyez tranquille..... Je n'ofe reporter mes regards fur le tems de votre captivité; il eft écoulé, & il eft encore préfent pour moi! Comment avez-vous paffé ces jours de douleurs?

ROBERT pere.

J'ai fouffert, j'ai pris courage; je me fuis foumis à la main de la Providence: je vivois au milieu de vous, je vous avois perdu, mes regards ne vous rencontroient plus; mais mon cœur vous voyoit.... Voilà ce qui m'attachoit encore à la vie.

Digitized by Google

ROBERT fils.

Et nous, mon pere.... (*tous l'embrassent.*) Eloignons, éloignons ces tristes images.

ROBERT pere.

Ce qui me faisoit le plus de peine dans mon esclavage, ce qui me dévoroit le cœur, c'est que je me disois : j'allois unir mon fils à une fille belle & vertueuse, il étoit près du bonheur : que je sois frappé à mon âge, j'ai peu à regretter ; mais pourquoi sa félicité est-elle renversée dans les plus beaux jours de sa vie ?

ROBERT fils.

Etoit-il une félicité pour moi loin de vous ! C'est à présent que nous sommes heureux.

ROBERT pere.

Et toi, ma chere Henriette, gardes-tu à mon fils les mêmes sentimens ?

HENRIETTE.

Toujours, toujours ; car ils lui sont bien dûs !

Digitized by Google

ROBERT pere.

Tu ajoutes à ma joie..... J'ai donc trois cœurs à moi.

Madame ROBERT.

Elle ne m'a point quittée; elle m'a consolée.

HENRIETTE.

Eh! ne vous ai-je pas toujours regardée comme ma mere.

ROBERT pere.

Que le ciel rassemble sur vos têtes toutes ses bénédictions, & que le bonheur surpasse vos espérances!.... Pour moi, je n'ai plus rien à lui demander; mon cœur est plein.

ROBERT fils.

Il faut que je m'arrache d'auprès de vous.... Vous brûlez d'étancher votre reconnoissance, & moi je ne serai heureux qu'après avoir satisfait à ce besoin.... Je ne vous en dis pas d'avantage..... (*Il s'échappe.*)

Digitized by Google

SCENE VIII.

ROBERT pere, HENRIETTE, Madame ROBERT.

ROBERT pere.

IL nous laisse, & je ne comprends rien a ce qu'il veut nous faire entendre.

Madame ROBERT.

Nous vous ferons le recit fidele de tout ce qui s'est passé pendant cette longue & cruelle séparation.

ROBERT pere.

Oui. Il me tarde aussi d'embrasser mes filles.

Madame ROBERT.

Prenez un jour de repos; demain nous partirons.

HENRIETTE.

Je vous accompagnerai. Mais ne feriez-vous pas mieux dans votre grand fauteuil?

Digitized by Google

ROBERT pere.

Tout ce que vous voudrez. Je ſuis dans une ſi grande émotion, ſi étonné de me revoir au milieu de vous..... A peine mes forces ſuffiſent à ce que j'éprouve. Me voilà donc entre vos bras..... Ah! je n'irai plus ſur mer; nous ne nous quitterons plus.

Madame ROBERT & HENRIETTE (*l'aidant à marcher*).

O non, non; jamais nous ne nous ſéparerons.

Fin du ſecond acte.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

Le théatre représente un salon, éclairé par plusieurs lustres & girandoles.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, DOMINIQUE.

(Ils allument les bougies, & achevent de ranger le salon.)

FRANÇOIS.

DOminique, eh! allons donc; le salon ne sera jamais fait. Qui te retient si long-tems à la porte?

DOMINIQUE.

Toujours cet importun qui s'obstine à vouloir parler à madame. Il me soutient qu'elle est rentrée!

FRANÇOIS.

Envoie-le promener! On ne risque jamais

Digitized by Google

rien de dire à tout venant : il n'y a personne.

DOMINIQUE.

Voilà-t-il assez de fois qu'il revient ? Je ne sais plus comment le congédier. Il reste à présent sous la porte, où il est très-décidé, à ce qu'il dit, à l'attendre.

FRANÇOIS.

Qu'il attende ! Allons, finis donc d'allumer. C'est bien le tems de parler au monde à l'heure qu'il est, le soir, quand on est au spectacle & qu'on va revenir ! Dépêchons-nous, ils vont tous être ici dans un instant ; la comédie, je crois, ne va pas tarder à finir.

DOMINIQUE.

Oh ! il y a encore une heure.

Digitized by Google

SCENE II.

MONTESQUIEU, les mêmes domeſtiques.

MONTESQUIEU.

JE viens un peu trop tôt? Laiſſez-moi, mes amis, ou ſi vous avez quelque choſe à finir, faites-le; je lirai dans ce coin en attendant que madame de Pérouville ſoit rentrée. (*Il s'aſſied, & tire une brochure de ſa poche, qu'il lit tandis que les domeſtiques continuent leur ouvrage.*)

MONTESQUIEU (*liſant*).

Un pamphlet contre moi & que je ne connois pas encore! Voyons. (*Après un repos.*) Voilà donc ce qu'on imprime avec approbation & privilege du roi!.... Cela eſt inconcevable! Eſt-ce ignorance? Eſt-ce mauvaiſe foi, ou envie de nuire? Je ſuis diſpenſé de répondre à cela.... Un auteur a quelque-fois

Digitized by Google

fois de l'orgueil : mais le critique, qui prend un ton tranchant, décisif, qui veut dans un instant redresser ce qui a coûté des années de travail, qu'est-il donc ?.... Oh ! des invectives..... des injures..... Ils me feront bientôt croire que j'ai raison..... Mais voici le beau, le développement des grands mots : — *L'impiété philosophique qui, du même coup, veut renverser le trône & l'autel..... Elle triomphe !* Oh ! je n'y tiens plus ; il faut rire, & mettre cette belle production avec toutes les autres. Cela formera un jour une petite bibliotheque, qui paroîtra vraiment rassemblée par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Digitized by Google

SCENE III.

MONTESQUIEU, l'abbé de GUASCO.

MONTESQUIEU.

EH ! bon jour, mon cher abbé.

L'abbé de GUASCO.

La ſurpriſe eſt vraiment admirable ! Qui vous croyoit ici ? L'heureuſe rencontre !

MONTESQUIEU.

Et moi, je ne ſavois plus en quel endroit du monde vous étiez ! Comment avez vous quitté votre belle Italie ?

L'abbé de GUASCO.

Ah ! j'y retournerai.

MONTESQUIEU.

Et moi auſſi, où je ne pourrai. Vous avez dû recevoir les lettres que je vous ai écrites à Naples ?

Digitized by Google

L'abbé de GUASCO.

Non.

MONTESQUIEU.

Comment non ! Eh bien, j'ai mille choſes à vous dire. Je ſuis auſſi en l'air que vous. Vous avez fait vos preuves de coureurs & de couriers. Eh bien ! chanoine de Tournay, négociez-vous toujours bien ? Chantez-vous toujours mal ?

L'abbé de GUASCO.

Je paie toujours beaucoup de chevaux de poſte, & je ne conçois pas une plus agréable exiſtence.

MONTESQUIEU.

Il y a beaucoup de gens qui les paient ; mais il y a peu de voyageurs. Où allez-vous de ce pas ?

L'abbé de GUASCO.

A Paris.

MONTESQUIEU.

Eh ! venez plutôt à mon château. C'eſt

Digitized by Google

le plus beau lieu champêtre que je connoiſſe ! La nature eſt là en robe de chambre & dans un négligé charmant.

L'abbé de GUASCO.

Quoi ! le préſident ſeroit devenu campagnard ?

MONTESQUIEU.

Il faut finir par-là, je vous en avertis ; vous y viendrez vous-même. Je vais planter des choux à la Bréde. Mon château, gothique par tous ſes dehors, eſt à préſent digne de recevoir celui qui a parcouru tous les pays. Venez, vous dis-je, nous y ſéjournerons juſqu'à la St. Martin ; nous y étudierons, nous nous y promenerons, nous planterons des bois, & ferons des prairies.

L'abbé de GUASCO.

La capitale, malgré moi, m'appelle. Je me faiſois une fête de vous ſurprendre à Paris.

MONTESQUIEU.

Je n'irai pas à Paris d'un an tout au plus.

Digitized by Google

Je ſuis trop pauvre pour vivre dans cette ville, que l'on prétend donner des plaiſirs, parce qu'elle fait oublier la vie.

L'abbé de GUASCO.

Et la ſanté?

MONTESQUIEU.

Aſſez bonne. Depuis que je ne ſuis plus fatigué par les ſoupers de la capitale, mon eſprit s'en eſt mieux trouvé & mon eſtomac auſſi. La tempérance, mon ami, eſt la plus fine & la plus délicate des voluptés... tâtez-en.

L'abbé de GUASCO.

Je viens de loin & je repars. Par-tout, mon ami, on parle de votre grand ouvrage; l'homme célebre exiſte aux lieux mêmes où il n'eſt pas. L'étranger vous entend mieux que vos compatriotes. En France, on ſe preſſe de vous juger; il faudroit vous étudier un peu.

MONTESQUIEU.

Je le crois, ſans vanité, & je l'ai dit.

Digitized by Google

L'abbé de GUASCO.

C'eſt un livre qui commence à opérer une révolution dans les eſprits.... On le traduit par-tout.

MONTESQUIEU.

Tant-mieux! Le ſujet eſt beau & grand, trop grand pour moi ſans doute: mais je m'en ſuis occupé toute ma vie. Un autre, qui y auroit travaillé autant que moi, auroit mieux fait: mais j'avoue que cet ouvrage a penſé me tuer; mes cheveux en ont blanchi.

L'abbé de GUASCO.

Auſſi ſe ſont-ils couronnés de lauriers immortels!

MONTESQUIEU.

Grace, grace, mon ami. Je n'ai fait que préparer à mieux.

L'abbé de GUASCO.

Je ſuis trop ami de la vérité pour dire le contraire. Ce qui eſt précieux dans votre

Digitized by Google

ouvrage, c'eſt que vous avez éloigné les ſubtilités abſtraites qui tenoient de l'ancienne philoſophie, qui obſcurciſſoient la politique, & qui ne ſont bonnes qu'à éterniſer les diſputes. L'eſſentiel eſt de chercher, comme vous l'avez fait, ce qui eſt utile ou funeſte à l'homme, ce qui le rend heureux ou malheureux.

MONTESQUIEU.

Le tems! mon ami; le tems! & des idées ſaines..... Il faut que le pédantiſme & l'intérêt particulier mal entendu, cedent à leurs forces réunies.

L'abbé de GUASCO.

Vous ſerez la cauſe d'une nouvelle légiſlation, qui deviendra univerſelle. Les ſiecles, ſecouant la lie des erreurs, ſe perfectionneront à l'aide d'une clarté plus pure; ce qui eſt juſte & bon, frappera par ſa ſimplicité même, & parviendra, malgré tous les obſtacles, juſqu'au cœur de ceux qui ont le pouvoir d'exécuter.

Digitized by Google

MONTESQUIEU.

J'aime à le penſer ; la juſtice eſt une qualité qui leur eſt auſſi propre que leur exiſtence. Mais quand ſeront-ils perſuadés de leurs véritables intérèts ?

L'abbé de GUASCO.

Pourquoi, après vos ſuccès, ne répondez-vous pas à l'attente générale, en donnant l'hiſtoire de vos voyages ?

MONTESQUIEU.

Je vous promets que je les mettrai en ordre, dès que j'aurai un peu de loiſir.

L'abbé de GUASCO.

Vous ſavez voir où les autres ne font que regarder.... Eh bien, que dites-vous de l'Angleterre ?

MONTESQUIEU.

J'en ſuis ravi, tranſporté.... moi, qui ne me tranſporte guere.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez mieux fait ſentir la beauté du

Digitized by Google

gouvernement anglois, que les auteurs mêmes du pays: mais l'ayant vu depuis, vous devez.....

MONTESQUIEU.

Ah! pourquoi mon livre eſt-il fait? Je n'ai rien dit de ce qu'il falloit dire. (*Avec force.*) Le peuple anglois reſſemble à l'Océan dont il eſt environné, toujours agité & toujours majeſtueuſement tranquille; un court orage purifie les airs & rend le calme, qui n'eſt jamais celui de l'inſenſibilité. Oui, cette nation peut ſe glorifier de la conſtitution la plus conforme à la dignité de la nature humaine. Les trois parties intégrantes du gouvernement ſont unies, combinées, de la maniere la plus avantageuſe, puiſque les vices mêmes y ſervent à entretenir l'équilibre général. Les factions empêchent la corruption politique. L'idée des repréſentans n'eſt qu'une idée moderne: mais elle eſt ſublime, & le réſultat d'une ſage & longue expérience! Elle porte un caractere de clarté, de grandeur, qui me ſaiſit. Ah! croyez-moi,

Digitized by Google

la liberté eſt plus en ſûreté entre les mains des repréſentans, que dans celle du peuple même.

L'abbé de GUASCO.

J'ai du plaiſir à vous entendre parler ainſi; tous les amis de la liberté doivent tourner leurs regards vers cette iſle.

MONTESQUIEU.

Sans doute; & l'exemple ſubſiſtant de l'admirable conſtitution angloiſe, ſera, tout à la fois, le modele des autres états, & l'épouvantail de la tyrannie. L'ombre de cette république auguſte eſt faite pour intimider au loin le deſpotiſme (1).

(1) Voici les paroles de Monteſquieu : *les loix en Angleterre n'étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun doit ſe regarder comme un* monarque. *Aucun citoyen ne craignant aucun citoyen, cette nation doit être fiere; car la fierté des* rois *n'eſt fondée que ſur leur indépendance.* Ici l'expreſſion eſt viſiblement exagerée; il eſt ridicule de repréſenter les Anglois comme un *peuple de rois:* mais l'on ſent à travers l'impropriété de l'expreſſion, ce que Monteſquieu a voulu dire.

Digitized by Google

L'abbé de GUASCO.

Nous ſommes d'accord ; je fais des vœux pour ſa proſpérité. Ailleurs, la puiſſance du monarque peut fort bien être balancée par un corps intermédiaire, indeſtructible, dépoſitaire & gardien des loix ; mais en Angleterre, le droit de chaque homme eſt rigoureuſement établi ; c'eſt bien un autre avantage.

MONTESQUIEU.

En Angleterre, les hommes ſont plus hommes, & les femmes moins femmes qu'ailleurs. Toutes ces loix établies ſucceſſivement, & qui forment le rempart de la liberté publique, paroiſſent avoir hâté les progrès des arts & des ſciences. C'eſt là qu'on apperçoit combien ils ſont intimément liés à la félicité du peuple.

L'abbé de GUASCO.

Il y a cependant un grand inconvénient ; le poids des impôts eſt conſidérable, & les Anglois eux-mêmes s'en plaignent.

Digitized by Google

MONTESQUIEU.

Les moins éclairés, je vous le protefte. A mefure que la liberté va en décroiffant, l'impôt doit diminuer, & augmenter à mefure que la liberté grandit. La modicité des tributs eft un foible dédommagement de la liberté, & fi l'impôt eft pefant, l'efprit républicain l'allege. Le pire des gouvernemens eft celui où l'impôt eft exceffif, & la liberté prefque nulle. Vous connoiffez ce gouvernement-là?

L'abbé de GUASCO.

Il excite la pitié de fes ennemis.

MONTESQUIEU.

Avec quel plaifir j'apperçois l'Angleterre, les ligues Suiffes, les Provinces-unies, les villes anféatiques, Venife même; c'eft un fpectacle qui réjouit mes regards, fatigués de voir ailleurs les infultes faites aux nations, infultes qui les humilient & les dégradent.

Digitized by Google

L'abbé de GUASCO.

Plus les peuples méditeront vos principes, plus ils s'éloigneront de l'abîme de vices & de malheurs où ils se sont précipités. L'esprit du gouvernement fait le génie des nations ; cela n'est plus équivoque.

MONTESQUIEU.

Oui, mon ami, & je suis toujours saisi d'horreur à la vue des moyens par lesquels se conserve le despotisme ; ce despotisme, qui, dans ce siecle, étend encore son sceptre de fer sur les deux tiers du globe. Je sais qu'il faut des combinaisons infinies, pour former un gouvernement tel que celui d'Angleterre : mais enfin, la perfection de l'entendement humain, anéantissant le pouvoir arbitraire, funeste à lui-même, tracera la théorie des loix essentielles & générales.

L'abbé de GUASCO.

Vous êtes le premier qui avez publié cette vérité lumineuse, que la servitude, en aucun sens, ne peut être légitime ni utile ;

Digitized by Google

c'eſt dans l'hiſtoire, ſur-tout, que cette grande vérité eſt empreinte.

MONTESQUIEU.

Oui, c'eſt-là que ſont repréſentées, en grand, les expériences faites ſur la nature humaine. J'aime à la conſidérer dans ces grandes combinaiſons ſociales! J'y vois diſtinctement ce que je n'ai pas encore dit dans mes ouvrages: que dans tous les tems, dans tous les lieux, la nature humaine miſe en action, ſous le gouvernement de pluſieurs, a fait des prodiges; mais que réduite à l'état paſſif, ſous le gouvernement d'un ſeul, elle eſt tombée dans l'aviliſſement & le mépris.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez ſuivi l'impulſion du génie, qui vous commandoit de chercher la plus grande félicité poſſible de l'eſpece entiere & de chaque individu; & cette grande entrepriſe, grace à votre vue pénétrante, n'a point paru une témérité. Votre livre eſt une

Digitized by Google

création : mais je vous dirois à vous même, qu'il n'eſt pas exempt d'erreurs.

MONTESQUIEU.

Qui le ſait mieux que moi.... Je voudrois, pour tout au monde, qu'il ne fut pas imprimé.

L'abbé de GUASCO.

Il eſt divers objets ſur leſquels nous ne ſommes pas entiérement d'accord. Pardonnez ſi j'oſe approfondir.... avec vous....

MONTESQUIEU.

Comment! des objets qui influent d'une maniere ſi directe ſur le ſort des hommes.... L'erreur, en ce point, eſt toujours un grand mal. Parlez, parlez; la critique d'un ami ſenſé me flatte plus que ſon approbation.

L'abbé de GUASCO.

N'avez-vous pas prodigué trop d'admiration à un peuple, devenu plus célebre par le malheur dont il a accablé les autres nations, que par le bonheur qu'il s'eſt procuré à lui-même? Ce n'eſt pas à vous d'être

Digitized by Google

la dupe, ou d'être ébloui par les idées d'aggrandiſſement & de fauſſe gloire, qui ont rendu les Romains deſpotes dans leurs foyers, tyrans dans leurs terres, oppreſſeurs chez l'étranger, injuſtes envers tous. La véritable philoſophie condamne les grandes injuſtices des nations, comme celle des particuliers.

MONTESQUIEU.

Je n'ai voulu parler que de la grandeur du peuple romain & de ſes vertus; je n'ai généraliſé les faits de l'hiſtoire ancienne, que pour obſerver tous les phénomenes politiques. Ses vices ont paſſé, ſa gloire ſubſiſte, & cette gloire peut élever nos ames.

L'abbé de GUASCO.

Mais pourquoi tant louer ces dévaſtateurs de l'univers.

MONTESQUIEU.

Ne craignez pas que de nos jours on les imite.... La chûte de la république Romaine ſera toujours pour moi le ſujet d'une triſte méditation, ſoit parce qu'il me ſemble que

l'honneur

Digitized by Google

l'honneur de l'espece humaine en ait souffert ; soit parce que l'Europe en a ressenti longtems les tristes effets. La ruine de ce vaste édifice a coûté autant de sang au genre humain que sa construction : or j'ai gémi sur la chûte de ce superbe empire, sans justifier les moyens qui ont présidé à son élévation.

L'abbé de GUASCO.

Passons à un autre objet. Vous avez rencontré le premier le principe lumineux de l'influence du climat. Aucun n'avoit trouvé, ni tenté la solution du problême : mais n'avez-vous pas donné trop d'extension à ce principe ?

MONTESQUIEU.

Cette cause puissante existe certainement ; & je vois que tous les législateurs habiles ont cherché, tantôt à tirer parti du climat, tantôt à combattre ses vices. Ils ont donc connu que le climat pouvoit avoir des circonstances favorables à leurs vues. Je m'explique ; il ne faut pas, sans doute, étendre

Digitized by Google

trop loin cette influence: mais la nature locale de l'homme n'en eſt pas moins une choſe que je crois démontrée; & ce ſeroit aujourd'hui aux légiſlations, infectées des vices du climat, à s'y oppoſer par la force des inſtitutions politiques. Ainſi le légiſlateur ne doit jamais perdre de vue l'état, ou plutôt l'eſprit général de la nation qu'il veut former. Cet eſprit eſt le réſultat de tous les élémens qui compoſent la nation, c'eſt le caractere national qu'il ne faut point heurter; car on ne forme jamais le citoyen en détruiſant l'homme, & il faudra le reſpecter quand on voudra jouir complettement de tous les bienfaits de la civiliſation.

L'abbé de GUASCO.

Vous l'avez dit: la violence des loix, qui va à force ouverte, manque ſon but. C'eſt en ſe ſervant du grand reſſort de l'opinion que l'on peut réuſſir. N'avez-vous pas trop accordé aux corps de magiſtrature, qui ſont même dans l'impuiſſance de faire

Digitized by Google

un grand bien? N'avez-vous pas enflé les prérogatives de ces compagnies, qui n'ont plus qu'une ombre d'autorité?

MONTESQUIEU.

Cela se peut: mais en attendant un rempart plus solide, je n'ai point voulu abbattre la haie.

L'abbé de GUASCO.

Enfin, on trouve dans votre livre l'apologie de la vénalité.... Y avez-vous bien songé ce jour-là?

MONTESQUIEU.

Mon cher ami, vous avez-vu représenter le *Procureur arbitre?* Vous savez ce que dit cet honnête homme quand il prend sa robe.... Eh bien, je suis logé à la même enseigne.... Je me suis sûrement trompé; les élections sont bien préférables.

L'abbé de GUASCO.

C'est que vos idées, puisées plutôt dans la jurisprudence que dans la haute politique,

Digitized by Google

s'éloignoient un peu trop des formes qui appartiennent au gouvernement populaire.

MONTESQUIEU.

J'avoue que je les redoutois, même par amour pour l'humanité.

L'abbé de GUASCO.

Ah! votre cœur n'a pas beſoin de juſtification. Quelque choſe que vous diſiez, vous faites toujours penſer; c'eſt-là le grand point: mais il n'appartient pas à tout le monde de vous lire.

MONTESQUIEU.

Donnez-vous cela pour un éloge? Tant pis pour moi ſi tout le monde ne me lit pas. Une découverte quelconque n'eſt qu'une idée nouvelle, & toute idée peut & doit ſe rendre par la parole; c'eſt une faute ſi tout le monde ne me lit pas, & je m'en corrigerai.

L'abbé de GUASCO.

J'ai voulu dire ſeulement, parce que j'en ſuis perſuadé, que toute l'étude & l'expé-

Digitized by Google

rience possible ne suffisoient pas pour autoriser des propositions exclusives sur la législation.

MONTESQUIEU.

Oh ! je n'ai pas traité la vingtieme partie des objets. Je reviendrai sur mes pas : mais ma vie avance, & l'ouvrage recule à cause de son immensité.

L'abbé de GUASCO.

Vous avez payé votre tribut ; soyez satisfait. Il a fallu commencer par des spéculations ; il nous reste à voir la morale généralement appliquée, en Europe, à la législation. Chaque vérité à sa marche.... laissez agir l'influence des siecles. Je crois que nous autres François, nous aurons aussi des droits à la véritable gloire ; que nous ne serons point privés de l'espoir, si flatteur & si doux, d'obtenir de la postérité, ce sentiment d'admiration que nous ne pouvons refuser aux grandes vertus des Grecs & des Romains. Nous aurons les nôtres, & les ouvrages de ceux qui vous ressemblent n'y

Digitized by Google

auront pas peu contribué. Les légiſlations anciennes ne peuvent plus convenir aux peuples modernes. La découverte du nouveau monde, la bouſſole, l'imprimerie, la poudre à canon, les poſtes, toutes ces relations nouvelles & inconnues exigent des vues particulieres. Si le grand but de toutes ſociétés civiles eſt la félicité publique, les raiſonnemens doivent diſparoître devant les faits; vous en conviendrez.

MONTESQUIEU.

Je vous entends; & d'après les beſoins des peuples, qui ſe trouvent aujourd'hui les mêmes, l'Europe ne doit plus compoſer qu'une ſeule & même famille. Les caracteres nationaux, déja ſi prodigieuſement altérés, devroient s'effacer entiérement, pour qu'il ne reſtât plus à l'homme que l'amour de la paix & le ſentiment de l'égalité. L'impuiſſance où ſont les peuples de l'Europe, d'avoir des mœurs fortes, durables & particulieres, doit les engager à achever de prendre les

Digitized by Google

mêmes usages, le même esprit, & à ne point admettre entr'eux une demie civilisation, la pire de toute. Il faudroit qu'on s'accoutumât à regarder, avec pitié & mépris, ces débats honteux des souverains qui s'exercent au nom du patriotisme. Je fais donc des vœux pour que les nations de l'Europe, déja si unies par des alliances réciproques, par le commerce, les arts, les voyages, par une communication intime des lumieres, fassent un pas de plus, puisqu'elles ont cessé d'être séparées. Je veux qu'elles se forment & s'incorporent l'une dans l'autre, de maniere que leur religion, leurs mœurs & leurs usages, ne représentent plus que les traits purs & primitifs de la nature humaine.

L'abbé de GUASCO.

C'est à la philosophie à faire descendre ces maximes, heureuses & neuves, dans l'ame des hommes, à achever la civilisation de l'Europe, à établir les idées de justice d'une maniere invariable.... Mais la raison

Digitized by Google

n'agit ſur les peuples que fort lentement, on l'a combat ; & de nos jours, il eſt encore dangereux de dire la vérité.

MONTESQUIEU (*en colere*).

Cela m'indigne.... Lorſqu'un citoyen perd ſa liberté pour avoir écrit, ou parlé pour l'intérêt général, alors le degré de corruption politique eſt parvenu à ſon comble. On croit tout devoir au maître, rien à la patrie, rien à l'humanité, & la vertu diſparoit entiérement du royaume.

L'abbé de GUASCO.

Quel dommage que votre hiſtoire de Louis XI ait été brûlée ! c'eſt une perte ; en peignant ce deſpote ſournois, vous auriez révélé ce qui ſe paſſe ordinairement dans ces ames uniquement livrée à une politique cruelle.

MONTESQUIEU.

J'y développois cette vérité importante & trop peu ſentie, qu'il n'eſt pas vrai que le deſpotiſme d'un ſeul détruiſe le deſpotiſme de pluſieurs ; au contraire, il l'établit.

Digitized by Google

Puis, le despotisme modéré est le plus dangereux de tous. J'aurois à faire un livre là-dessus; un livre important & neuf.

L'abbé de GUASCO.

La Sorbonne cherche-t-elle toujours à vous attaquer?

MONTESQUIEU.

Il y a deux ans qu'elle y travaille, sans savoir comment s'y prendre.

L'abbé de GUASCO.

Si elle fait la capable, mettez-vous à ses trousses. Si j'étois à votre place, j'achéverois de l'ensevelir. On peut pardonner à un particulier, jamais à un corps.

MONTESQUIEU.

Ses absurdités rendues publiques, n'est-ce pas là ma vraie vengeance? Mais pour n'être pas étourdi du bruit, je me sauve à ma terre, & je laisserai gronder au loin les casuistes & les théologiens.

L'abbé de GUASCO.

A propos, que faites-vous de votre roman d'*Arsace*, où l'amour conjugal est représenté

Digitized by Google

d'une maniere si noble & si touchante ; quand le verrons-nous imprimé ?

MONTESQUIEU.

Le triomphe de l'amour conjugal est malheureusement trop éloigné de nos mœurs, pour croire qu'il seroit bien reçu en France : mais je vous apporterai le manuscrit (2), & nous le lirons ensemble.

L'abbé de GUASCO.

Et votre récolte de vin ? J'espere bien qu'elle ne vous reste pas sur les bras ; je vous ai écrit à ce sujet.

MONTESQUIEU.

Oui, & je vous dirai, mon cher abbé, que j'ai reçu des commissions considérables d'Angleterre & de tous côtés. Le succès de mon livre n'a pas peu contribué au succès de mon vin. De plus, la grande étendue de mes landes m'offrent de quoi exercer mon zele pour l'agriculture ; vous m'aiderez de

(2) Ce *roman*, œuvre posthume, a paru depuis peu ; il est médiocre : ainsi l'homme de génie ne fait pas toujours des ouvrages de génie.

Digitized by Google

vos idées, mes prez sont déja de votre création.

L'abbé de GUASCO.

Et votre fils, né distrait, parlez-m'en donc? car vous n'êtes point de ceux qui, n'ayant point de postérité, travaillent le plus pour la postérité.

(*Ici ils parlent bas.*)

SCENE IV.

MONTESQUIEU & l'abbé de GUASCO, *dans un coin.* Madame de PÉROUVILLE & ROBERT fils, *au fond de la scene.*

ROBERT fils.

MAdame, je reclame votre promesse; nous sommes tous venus.... Il faut que nous tombions à ses pieds.

M. de PÉROUVILLE.

L'avez-vous bien reconnu lorsqu'il a passé?

Digitized by Google

ROBERT fils.

Oh ! oui.

Madame de PÉROUVILLE.

Regardez-le bien encore.... n'allez pas vous tromper. Voyez ; eſt-ce bien le même ?

ROBERT fils.

Oui, oui, madame. Comment ai-je pu en douter ce matin ? Sa voix, ſes yeux, ſon air de bonté ; c'eſt lui.... J'ai amené mon pere.... Il faut que vous le permettiez ; nous mourons d'impatience.

M. de PÉROUVILLE.

Vous vous ſatisferez. Qui pourroit ſe refuſer à votre deſir ? Je partage votre joie. Si c'eſt lui, il mérite bien les hommages de votre reconnoiſſance, & nous y joindrons nos applaudiſſemens.

ROBERT fils.

Je reviens.

Madame de PÉROUVILLE.

Le recit qu'il m'a fait ne me ſort pas de l'eſprit.

Digitized by Google

SCENE V.

MONTESQUIEU, l'abbé de GUASCO, madame de PÉROUVILLE, M. de PÉROUVILLE.

Madame de PÉROUVILLE (*allant à M. de Montesquieu*).

MOnsieur.....

MONTESQUIEU (*se levant*).

Madame, je vous remercie bien de réunir ainsi deux amis qui ne se sont point vus depuis longtems.

Madame de PÉROUVILLE.

Je suis bien charmée d'en avoir été l'occasion.... Vous n'avez pas voulu nous rejoindre à la comédie? C'étoit cependant une piece de Moliere.

MONTESQUIEU.

J'en ai du regret, c'est mon auteur favori.

Digitized by Google

J'aime ſon naturel; perſonne après lui n'a peint avec autant de force & de vérité.

M. de PÉROUVILLE.

Eh bien, madame, voilà M. de Monteſquieu qui eſt de mon avis. Je vous l'ai dit: je n'entends pas un mot à vos comédies modernes. Cela eſt recherché, & l'on n'y rit pas de ce rire franc qui part de l'ame. Je ne manquerai pas d'aller au ſpectacle, chaque fois qu'on y jouera du Moliere.

MONTESQUIEU.

On le jouera encore longtems; car, à la longue, le bon eſprit vaut mieux que le bel eſprit.

Madame de PÉROUVILLE.

Et ſa morale! qu'en dites vous?

MONTESQUIEU.

Il a pu ſe tromper quelquefois ſur le but moral, j'en conviens: mais ſes intentions étoient pures.

Madame de PÉROUVILLE.

Vous aimez donc le théatre.

Digitized by Google

MONTESQUIEU.

Oui, madame. Rien ne polit d'avantage les mœurs, que de bonnes pieces théatrales. Voilà le triomphe de l'instruction publique; elle n'a même une voix intéressante que dans nos spectacles. Aussi les poëtes dramatiques sont pour moi les poëtes par excellence. Mais je n'aime point ces tragiques, qui outrent également le langage de l'esprit & celui du cœur, qui passent leur vie à chercher la nature & la manquent toujours; & qui font des héros, qui sont aussi étranges que les dragons aîlés & les hippocentaures.

M. de PÉROUVILLE.

En vérité, monsieur, vous pensez tout comme moi; je suis enchanté de vous entendre.

(*Ici ils parlent bas*).

Digitized by Google

SCENE VI.

Dans le fond du théatre ROBERT *pere*, ROBERT *fils &* HENRIETTE, *plusieurs autres personnages de la compagnie, hommes & femmes qui peuplent le sallon.*

UN PERSONNAGE.

C'Est donc là M. de Montesquieu!

UN AUTRE PERSONNAGE.

Qui le diroit!

UN AUTRE.

Quelle simplicité!

UNE FEMME.

Il a le regard doux, un air d'ingénuité, les traits délicats.

UN PERSONNAGE.

A le bien observer, on reconnoît un homme contemplatif.

LA DAME.

Oui, il paroît un peu triste: mais il n'a pas l'air misanthrope.

UNE

Digitized by Google

UNE AUTRE.

Ni hautain, ni orgueilleux....

UNE AUTRE.

Oh! il est bien loin de ces vices-là....

UNE AUTRE.

Il ne s'en fait point accroire, tandis que d'autres, qui ne le valent pas, qui ne sauroient pas le lire, font les importans...

UNE AUTRE.

C'est le rôle ordinaire de la médiocrité....

UNE AUTRE.

Le vrai mérite n'a ni ton, ni dehors, ni étalage.

Madame de PÉROUVILLE (*allant à Robert fils*).

Approchez, approchez.

ROBERT fils.

Je suis saisi!

ROBERT pere.

Tout ceci me paroît un songe..... Oh! mon fils, quel moment!

ROBERT fils.

Ma chere Henriette!

Digitized by Google

HENRIETTE.

Je lui dois la plus vive joie que j'aie éprouvé de ma vie.

ROBERT pere.

Mes enfans, mes enfans.

ROBERT fils.

La voix me tremble. (*Se précipitant vers M. de Montesquieu.*) Homme de Dieu ! daignez, daignez me reconnoître.

MONTESQUIEU (*se retournant surpris & se remettant*).

Encore..... monsieur, eh ! que me voulez-vous ?

ROBERT fils.

Ce que je veux ! (*Se jettant à ses pieds.*) Embrasser vos genoux !

MONTESQUIEU.

Relevez-vous, monsieur, relevez-vous ; je ne souffre personne comme cela devant moi.

ROBERT fils.

Vous ne m'échapperez plus, je vous tiens.

MONTESQUIEU (*à voix basse*).

Paix donc, paix donc.

Digitized by Google

ROBERT fils.

Mon pere, accourez, accourez, je tiens votre libérateur.... Ah! ne nous rebutez pas; voyez les heureux que vous avez faits.

ROBERT pere, *s'avançant.*

C'eſt donc à vous que je dois ma délivrance! Qui peut m'avoir attiré vos graces? Moi! malheureux, abandonné.... Eh! comment reconnoître....

MONTESQUIEU (*à part*).

Quel plaiſir & quel trouble il me cauſe!.... Diſſimulons. (*Haut.*) Vous vous méprenez, monſieur; je vous l'ai déja dit: je ne vous connois point & vous ne ſauriez me connoître; car étranger à Marſeille, je n'y ſuis que depuis deux jours.

ROBERT fils.

Tout cela peut être: mais rappellez-vous qu'il y a huit mois, vous y étiez déja, cette promenade dans le port, l'intérêt que vous prîtes à mon malheur, les queſtions que vous me fîtes ſeulement ſur les circonſtances qui pouvoient vous éclairer & vous donner

Digitized by Google

des lumieres néceſſaires.... Oui, c'eſt vous! ne vous refuſez pas du moins à notre reconnoiſſance.

MONTESQUIEU.

Monſieur, quelque reſſemblance occaſionne votre erreur.

ROBERT fils.

Non, vos traits ſont trop profondément gravés dans mon cœur, pour que je puiſſe vous méconnoître.

MONTESQUIEU.

Tout ceci me fatigue ſans vous ſoulager. Rappellez votre raiſon, &, dans le ſein de votre famille, allez reprendre la tranquillité dont vous me paroiſſez avoir beſoin.....

ROBERT fils.

Quelle barbarie! & dans un bienfaiteur! Eh! pourquoi donc altérer le bonheur que nous ne devons qu'à vous? Après avoir été ſi charitable, ſerez-vous aſſez cruel aujourd'hui pour refuſer le tribut que nous réſervons à votre ſenſibilité.... Il ſe trouble! mon pere, il ſe trouble, c'eſt lui!

Digitized by Google

MONTESQUIEU (*à part*).

Sauve-toi, Monteſquieu; dérobe-toi à la vanité..... Réſiſte à la ſéduction de cette jouiſſance délicieuſe. (*Il va pour ſortir.*)

ROBERT fils, (*le retenant*).

Arrêtez par pitié! & vous, mes concitoyens, vous que j'atteſte, vous tous, que le trouble & le déſordre où je ſuis doivent attendrir, joignez-vous à moi pour que l'auteur de notre ſalut daigne ſourire à ſon ouvrage.

Madame de PÉROUVILLE.

Il faut éclaircir ceci, M. de Monteſquieu.

TOUTE LA COMPAGNIE.

C'eſt lui..... c'eſt lui, c'eſt lui.

MONTESQUIEU.

Non, non. (*A part.*) Sauvons-nous; ne ſuis-je pas récompenſé par tout ce que je ſens! (*Haut.*) Embraſſez-moi tous, à la bonne heure; j'applaudis à votre joie, à la délivrance de ce vertueux pere. Celui qui vous a tiré de l'eſclavage, monſieur, aimoit la liberté. Ce n'eſt pas l'eſclave d'un deſpote:

Digitized by Google

mais tout homme a pu faire cette action. Faites donc à chacun le bien que vous pourrez lui faire; car le plus pauvre n'est pas dispensé de donner à autrui.

ROBERT pere.

Ah! Dieu, c'est vous qui prodiguant une somme aussi forte.....

MONTESQUIEU.

La bienfaisance, monsieur, n'a jamais ruiné personne; je vous le proteste.

ROBERT pere.

Je reçois vos embrassemens, & suis encore incertain. J'ai tantôt outragé mon fils! il me faudroit l'aveu.....

M. de PÉROUVILLE.

Serrez-le, serrez-le dans vos bras, sans aucun doute; il n'osera pas me contredire, moi.

MONTESQUIEU.

Comment!.... comment!

M. de PÉROUVILLE.

Je vous certifie que voilà votre libérateur.

MONTESQUIEU.

M. de Pérouville, que dites-vous?

Digitized by Google

M. de PÉROUVILLE.

Oui, monſieur, je veux.... je dois tout dire ; la ſomme a paſſé par mes mains. Doit-on rougir d'une telle action ? Comment ! j'entendrai par-tout, à mes oreilles, vanter des turpitudes, publier des vices de toute eſpece, & le bien, qui doit ſervir d'exemple, reſteroit enſeveli dans un profond oubli..... Oh ! point de grace, point de grace. C'eſt faire tort à l'humanité que taire ſes vertus..... Oui, mon cher Robert, c'eſt bien lui qui a payé votre rançon ; je vous l'atteſte.

TOUTE LA COMPAGNIE.

Bien, bien ! M. de Pérouville.

Madame de PÉROUVILLE.

De beaux livres & de grandes actions !....

(*Monteſquieu fait effort & ſort.*)

ROBERT pere.

Il s'échappe ! Mon Dieu, pourquoi nous fuit-il ?

ROBERT fils, (*s'élançant vers la porte*).

Ah ! je cours.....

L'abbé de GUASCO, (*le retenant*).

Ce feroit inutile, & vous le fâcheriez.

ROBERT fils.

Quoi! je ne le reverrai plus.

L'abbé de GUASCO (*le tenant par la main*).

Calmez-vous, & témoignez-lui votre reconnoiffance en vous foumettant à fa volonté, autrement vous lui feriez beaucoup de peine. Il eft comme cela. Dans nos voyages en Italie, de tous les fervices qu'il rendoit aux infortunés, jamais il n'a voulu entendre des remercimens, au contraire; le moindre éclat eft pour lui un fupplice.

ROBERT pere.

Refpectons-le, mon fils; nous lui devons le facrifice de nos plus beaux fentimens, puifqu'il l'exige. Contentons-nous de conferver fes traits dans notre efprit; rappellons-les à notre mémoire; qu'ils ne s'en effacent plus, & que fon nom foit à jamais béni entre nous.

Digitized by Google

L'abbé de Guasco.

Vous me paroiſſez pénétrés d'une ſi vive reconnoiſſance, que je me décide à vous faire un ſacrifice: il m'eſt bien cher, bien précieux; mais je vous le livre. (*Il tire une médaille.*) Vous y retrouverez ſes traits.

Robert pere, *& ſa famille.*

Ah! donnez, donnez. (*La médaille paſſe par leurs mains, & ils la baiſent tous.*)

L'abbé de Guasco (*à la compagnie*).

J'ai reçu cette médaille du célebre Daſſier, qui eſt venu de Londres tout exprès pour frapper ce profil, qui deviendra cher à toute la poſtérité.

Robert pere, (*tenant la médaille*).

Henriette, dans peu de jours tu vas devenir ma fille; car rien ne retardera plus cette union que nous deſirons tous. (*A l'abbé de Guaſco.*) Vous me la donnez?

L'abbé de Guasco.

Oui.

Digitized by Google

ROBERT pere, (*à Henriette*).

Reçois-là cette médaille, pour la transſmettre à tes enfans, afin de leur rappeller ſans ceſſe ce qu'a fait pour nous celui qu'elle repréſente.

HENRIETTE (*prenant la médaille avec transſport des mains de ſon pere*).

Je la ferai bénir aux pieds des autels, & la porterai ſur mon cœur jusqu'au dernier ſoupir.

ROBERT fils.

Henriette! qui l'eut dit ce matin!
(*La compagnie les entoure & les careſſe*).

M. de PÉROUVILLE.

Comme ſes joues ſe ſont colorées.

L'abbé de GUASCO.

Elle paroît douce & ſenſible.

Madame de PÉROUVILLE.

Elle eſt charmante!

L'abbé de GUASCO.

Voilà un couple heureux.

Digitized by Google

M. de PÉROUVILLE.

Et fort intéreſſant.

Madame de PÉROUVILLE.

Il y a du plaiſir à voir tant de généroſité ſi bien placée.

M. de PÉROUVILLE.

Mais M. de Monteſquieu pourroit ſe ruiner à faire ſouvent des libéralités pareilles?

L'abbé de GUASCO.

Point du tout; je ſais que c'eſt avec le fruit de ſes épargnes qu'il donne aux malheureux. La conduite la plus réglée, l'économie la plus ſage le mettent à portée d'être, tout à la fois, bienfaiſant & diſcret. Rien ne tranſpire des ſecours qu'il donne, & ce n'eſt que le haſard qui le revele. Il a voulu mettre en pratique une de ſes maximes; il eſt plus aiſé de faire le bien que de le bien faire.

M. de PÉROUVILLE.

Oh bien! moi, de ce coup-ci, je veux lire tous ſes ouvrages, & dès demain, mal-

Digitized by Google

gré mes affaires, je ſuſpendrai tout pour cela. Vous me les donnerez, madame, je vous en prie?

Madame de PÉROUVILLE.

Vous les aurez.

M. de PÉROUVILLE.

Je n'attendrai pas juſqu'à l'automne prochaine; un ſi bon cœur doit écrire de belles choſes, & j'ai entendu dire que c'eſt le cœur qui fait les bons ouvrages. On n'auroit pas parlé de cette belle action ſans moi; n'ai-je pas bien fait de le dénoncer?

Madame de PÉROUVILLE.

Oui, ſans doute.... mon cher époux.... Il faut montrer ces hommes-là à tout le monde, & dire, regardez.... Voilà vos modeles. (*A l'abbé de Guaſco.*) Monſieur, vous êtes bienheureux d'avoir M. de Monteſquieu pour ami.

L'abbé de GUASCO.

Madame, ſi jamais je me trouve dans le cas de devoir faire mon apologie, je ne dirai

Digitized by Google

autre chose, sinon que je suis l'ami de Montesquieu, & que j'en suis estimé.

Madame de PÉROUVILLE.

Et vous en auriez dit assez.... Je suis piquée qu'il nous soit échappé de cette maniere. (*A Robert qui s'étoit éloigné avec sa famille.*) Où allez-vous donc mon cher compatriote?

ROBERT pere.

Je me retire....

M. de PÉROUVILLE.

Allons, venez remplir sa place à table.

ROBERT pere.

Moi! ah! monsieur.....

M. de PÉROUVILLE.

Parbleu vous viendrez, vous viendrez. (*A la compagnie.*) Nous perdons un convive qui vous auroit fait le plus grand plaisir: mais cette honorable famille va vous le retracer vivement. Que chacun de nous en prenne un à ses côtés. Ils nous serre-

Digitized by Google

ront un peu, il n'y aura pas de mal; nous gagnerons tous à faire connoiſſance enſemble. Je ſuis ſi touché! Eh! qui ne le ſeroit pas? Qui ne ſe ſentiroit pas auſſi, à ſon exemple, en humeur de faire quelque bien? Nous n'avons ici bas que l'uſufruit des biens de la fortune.

(On environne la famille Robert & on l'amene à table).

F I N.

Digitized by Google

THÉATRE complet de M. MERCIER, *en huit volumes* in-8°. *précédé de l'Essai sur l'art dramatique, proposé par souscription.*

NOUS nous proposons de donner le Théatre complet de M. Mercier. Ses pieces, représentées sur tous les théatres & traduites en différentes langues, n'ont pas encore été rassemblées. Une édition en trois volumes, faite en Hollande en 1778, est fautive; elle a été publiée contre le gré de l'auteur; elle ne contient d'ailleurs qu'onze pieces, au lieu de vingt-six qui seront dans ce recueil.

Dans cette édition, on trouvera les dernieres & importantes corrections de l'auteur: les pieces seront imprimées conformément à la représentation. Le nouveau dénouement du *Déserteur* s'y trouvera, & chaque piece offrira des changemens essentiels.

L'auteur bornant à vingt-six pieces sa carriere dramatique, on peut être assuré que cette édition, la seule qu'il avoue, sera stable & permanente.

La variété des sujets répond à l'intérêt vif que ces pieces inspirent. On sait que la morale en fait la base, & que le théatre de cet auteur n'offre que des leçons de vertu & de grandeur d'ame. C'est ce qui lui a concilié l'estime même de ceux qui ont critiqué le genre qu'il a choisi.

Drames, comédies & pieces historiques seront rassemblés dans cette collection. Voici la liste de ces différens ouvrages dramatiques.

DRAMES.

Jenneval, ou le Barnevelt françois, en cinq actes.

Le Déserteur, (avec le nouveau dénouement) en cinq actes.

L'Indigent, (corrigé) en quatre actes.

Le Juge, ou *le paysan qui plaide contre son seigneur*, en trois actes.

Natalie, en cinq actes. Cette piece sera suivie des mémoires relatifs au procès contre les comédiens.

Les Tombeaux de Vérone, ou *Roméo & Juliette*, en cinq actes.

Zoé, en trois actes.

Montesquieu à Marseille, en trois actes.

Digitized by Google

COMÉDIES.

Le faux Ami, en trois actes.
La Brouette du vinaigrier, en trois actes.
Le Soupé, ou *la Demande imprévue*, en trois actes.
L'Homme de ma connoissance, en deux actes.
Moliere, en cinq actes.
Le Gentillâtre, en trois actes.
L'Habitant de la Guadeloupe, en trois actes.
Les deux Parisiennes, ou *le Riche désabusé*, en trois actes.

PIECES HISTORIQUES.

Olynde & Sophronie, en cinq actes.
Jean Hennuyer, évêque de Lysieux, en trois actes.
Childeric, roi de France, en trois actes.
La Main de fer, piece imitée de l'allemand, en cinq actes.
La Mort de ***, en cinq actes.
La vie de *****, en cinq actes.
La *****, en cinq actes.
Jeanne Gray, en cinq actes.

Deux autres pieces, dont l'auteur se réserve le titre, jusqu'au moment de la publication.

Toutes ces pieces auront leurs préfaces, & seront accompagnées de quelques anecdotes relatives à l'histoire du théatre.

Les volumes auront 400 pages d'impression. On les recevra tous à la fois au commencement de 178[illegible]. La souscription pour les huit volumes est de 18 liv. de France. Elle est ouverte jusqu'au 30 octobre 1784.

ON SOUSCRIT:

A Versailles, chez Poinçot, libraire, rue Dauphine.
A Neuchatel, chez la Société Typographique.
A Geneve, chez Barthélemi Chirol.
A Lausanne, chez J. Pierre Heubach & Comp.

5.

Digitized by Google

1784

Montesquieu

à

Marseille

pièce en trois actes

par

L. S. Mercier.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google